

Jean-Eudes Bergeron

*Engagement,
harmonie et
gratitude*

KATERINE BELLEY-MURRAY

JEAN-EUDES BERGERON
*Engagement, harmonie
et gratitude*

KATERINE BELLEY-MURRAY

Catalogue avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec
et Bibliothèque et Archives Canada

Bergeron, Jean-Eudes, 1934 –
Jean-Eudes Bergeron, Engagement, harmonie et gratitude
Autobiographie

© Tout droits réservés

Jean-Eudes Bergeron
1915, des Hiboux, app. 208
Saguenay Québec G7H 7S3
Canada
Téléphone : 418-696-9069

Conception page couverture et infographie
Curcuma design graphique

ISBN : 978-2-9816476-1-0 version numérique
978-2-9816476-0-3 version imprimée

Dépôt légal : quatrième trimestre 2016
Bibliothèque nationale du Québec
Bibliothèque nationale du Canada

Tout droit de reproduction d'un extrait quelconque de ce livre est formellement
interdit sans l'autorisation de l'auteur.

À mon épouse Camille

À mes enfants :

Claude, Martin et Marie-Dominique

À mes petits-enfants :

*Jean-Christophe, Daniel-Alexandre,
Manuella, Florence et Julien*

À mes frères et sœurs

À mes collègues et collaborateurs

Sommaire

Arbre généalogique	9
Introduction	13
Ma famille.....	15
a. Mes grands-parents paternels	15
b. Mes grands-parents maternels.....	18
c. Mes parents.....	21
d. Mes frères et sœurs	26
Des fêtes en famille.....	29
L'importance de la musique	31
Mon épouse.....	33
La poliomyélite	37
Orientation.....	43
Mariage	45
Communauté des Sœurs hospitalières	47
Nos enfants et petits-enfants.....	49
a. Le parcours professionnel des membres de la famille	51
Début de ma vie professionnelle dans le Mouvement Desjardins ..	55
Piscine et syndrome post-polio.....	61
Direction générale	63
Trois exemples	67
a. Caisse de Lac-Bouchette	67
b. Mashteuiatsh	69
c. Caisse de Roberval.....	71
Conseil régional de l'intercoopération.....	73

Comité des affaires sociales de l'Assemblée des évêques du Québec	75
Jumelage avec le Crédit Mutuel de Bretagne	77
Collaboration avec le Burkina Faso	79
Ordre national du Québec	81
Ordre du Mérite coopératif québécois	83
Maison Jean-Eudes Bergeron	85
Camp musical	89
Mes voyages	95
Les provinces maritimes.....	95
L'Ouest canadien.....	97
Pèlerinage en Israël en 1977	97
Relations avec les conseils de coopération.....	98
Finlande	99
Liste de mes voyages	100
Jardin des Harmonies	103
Cancer de la prostate	105
Ma foi	107
Conclusion	111
Annexes	
A - Hommages.....	113
B – Curriculum vitae	119
C – Lettre de Jean-Roch Boivin	127
Photos	130

GÉNÉALOGIE DU CÔTÉ MATERNEL - ALINE TREMBLAY (1 de 2)										
	Nom	Né(e)	Né Ville	Décédé(e)	Conjoint(e)	Né(e)	Décédé(e)	Marié(e)	Marié(e) Ville	Enfants
1	Pierre	1660	Québec	?	Marie-Madeleine	?		1685	L'Ange-Gardien	
2	Nicolas	1699	Baie-Saint-Paul	?	Louise Simard	?		1724	Les Éboulements	
3	Basile	1724	Baie-Saint-Paul	?	Anne Gauthier	?		1746	Les Éboulements	
4	André Sauveur	1760	Les Éboulements	?	Ursule Gagnon	?		1781	Les Éboulements	
5	Joseph-Marie	1780	Les Éboulements	1837	Marguerite Perron	?	1942	1811	Les Éboulements	Adélaïd ? Marie-Ève ? Athanas ? Nérée, Aurore ? Armand, Claudia ? Joseph (8)
6	Germain	1818	Les Éboulements	?	Madeleine Duchesne	?	1957 Normandin	1840-11-17	Les Éboulements	
7	François	1851	Les Éboulements	?	Louise Simard	?		?	Les Éboulements	
8	Nérée	1879		1947	Marie Boivin	1882	1957	1900-11-13	Saint-Hilarion	Louis, Rose-Alma, Rosa, Claudia, Joseph, Albertina, Philippe, Aline, Xavier, Patrick, Paul-Emile, Adrien, Adrienne, Henri-Paul
1	Louis	?	?	?	?	?	?	?	?	?
2	Rose Alma	1902	?	1927	Onésime Turcotte	1898	1975	1920-07-20	Normandin	?
3	Rosa	1905		1926	Eugène Dorval	1891	1969	1923-02-06	Normandin	Roland
4	Claudia	1906		1948	Onésime Turcotte	1898	1975	1928-05-29	Normandin	Azarias 1929, Bernadette 1931, Arthur 1932, Charles 1934, Hermance 1937, Jean-Yves 1940, Agathe 1942-04, Pierrette 1943, Pierre 1944-02.
5	Joseph	1907		1983	Georgina Gauvin	1903	?	1930-11-17	St-Rock	Maurice 1933, Léonard 1934, Jean-Paul 1936-99, Anita, 1938, Alfred 1939, Rachelle 1941, Huguette 1943-9-17.
6	Albertina	1908		1960	Philippe Tremblay	?	?	1927-08-03	Normandin	Paulo 1930, Rita 1931, André 1934, Rosa 1936, Henri 1938, Madeleine 1939.
7	Philippe	1910		1987	Yvette Parados	1915	?	1933-06-28	Normandin	Marthe 1934, Ange-Almé 1935, Marcel 1937, Claude 1938, Joseph 1940, Bélangère 1945, Fernand 1947.

GÉNÉALOGIE DU CÔTÉ PATERNEL – HERMINÉGILDE BERGERON (2 de 2)

	Nom	Né(e)	Décédé(e)	Conjoint(e)	Né(e)	Décédé(e)	Marié(e)	Marié(e) Ville	Enfants
III	Herménégilde	1886	1955	Prêtre					
IV	Joseph-Émile								
1	Amarilda					1895-09-07		Baie St-Paul	
2	Alice					1905-08-29		Baie St-Paul	
V	François-Joseph								
1	Emma Simard					1914-01-07		Baie St-Paul	Lise
2	Marthe			Albert Gravel					
3	Alice Fortin					1924-10-20		Trois-Pistoles	
4	Jeanne-d'Arc			Jos-René Côté					?
VI	Alice Fortin	1892	1953	Ludger Simard	1894	1945	1914-07-14		
1	Égide			Antoinette					?
2	Jeanne			Lauréus Hudon					?
3	Lucille			Gaston Hudon					?
4	Armand			prêtre					- - -
5	Jean-Marie			Gisèle Gauthier					Ludger.

JEB/y.c.

Mise à jour 2016 –09-07

GENEALOGIE DU CUIE PA IERNEL – HERMÉNÉGLIDE BERGERON (1 de 2)

Nom	Né(e) 1851	Décédé(e) 1919	Conjoint(e) Anne Simard	Né(e) 1852	Décédé(e) 1919	Marié(e) 1874-01-24	Marié(e) Ville Saint-Hilarion	Enfants
Lucinie	1874	1924	Arthur Bergeron	1879	1944	1900-02-26	Baie St-Paul	Jean-Joseph, Louise, Monique, Gertrude.
1 Maria			Oswald Bergeron					4
2 Herménégilde			Aline Tremblay					7
3 Anastase			Imelda Pelletier					11
4 Joaquin		1916						
5 Wenceslas								
I Thomas Fortin	1876	1952	Marie-Élise Simard	?	?	1899-07-18	Baie St-Paul	Madeleine, Jacqueline, Jacques, Cécile, François, Rodrigue.
1 Marie-Élyse			Athanas Labbé					6
2 Azarias			Germaine					3
3 Antoinette			Eustache Simard					2
4 Pierre			Octavie Simard					8
5 Cécile			Aimé Simard					2
6 Rita			Paul Simard					?
7 Elmina		adoptée						?
II Marie Fortin	?	?	Élie Fortin	?	?	1913-07-16	Baie St-Paul	
1 Hermance			Eugène Piquette					Hermance, Carmen, Camil, Gérard, Rodrigue, Jean-Marie, Romild, Pierre-André, Émilien.
2 François-Joseph								- - -
3 Nelly		prêtre	Louis-Léon Gauthier					- - -
4 Jean-Julien			Pearl Tremblay					Marc-André, Suzanna, Lisette, Claire, Thérèse.
5 Herménégilde			Deneige Gilbert					Agathe.
6 Léopold			Martine Tremblay					Renée, François.
7 Philippe		prêtre						
8 Benjamin		prêtre						

GÉNÉALOGIE DU CÔTÉ PATERNEL – HERMÉNÉGILDE BERGERON (2 de 2)									
	Nom	Né(e)	Décédé(e)	Conjoint(e)	Né(e)	Décédé(e)	Marié(e)	Marié(e) Ville	Enfants
III	Herménégilde	1886	1955	Prêtre					
IV	Joseph-Émile								
1	Amarilda						1895-09-07	Baie St-Paul	
2	Alice						1905-08-29	Baie St-Paul	
V	François-Joseph								
1	Emma Simard						1914-01-07	Baie St-Paul	Lise
2	Marthe			Albert Gravel					
3	Alice Fortin						1924-10-20	Trois-Pistoles	
4	Jeanne-d'Arc			Jos-René Côté					?
VI	Alice Fortin	1892	1953	Ludger Simard	1894	1945	1914-07-14		
1	Égide			Antoinette					?
2	Jeanne			Lauréus Hudon					?
3	Lucille			Gaston Hudon					?
4	Armand			prêtre					- - - -
5	Jean-Marie			Gisèle Gauthier					Ludger.

JEBly.c.

Mise à jour 2016 –09-07

Introduction

Depuis de nombreuses années, certains de mes amis me suggèrent d'écrire ma biographie, pour que mes enfants et mes petits-enfants sachent de quoi a été parsemé mon parcours sur cette Terre.

Je me suis officiellement lancé en 2015. L'ouvrage que vous avez entre les mains traite tant de ma vie personnelle que de ma vie professionnelle. Il y est bien entendu question de ma carrière chez Desjardins, mais aussi de ma vie d'agriculteur, menée alors que j'étais encore adolescent.

Je parle également de ma famille, de ma Camille, de mes enfants. En fait, je parle surtout d'eux, même lorsqu'il n'en est pas explicitement question, puisqu'ils ont été au centre de mes préoccupations et de mes actions quotidiennes.

Je traite aussi, indirectement, de ces terres que j'ai tant aimées : Normandin et Métabetchouan. Elles m'ont vu grandir, croître et me développer. Elles m'ont permis de devenir qui je suis devenu. Pour rien au monde je n'aurais voulu vivre ailleurs qu'au Saguenay-Lac-Saint-Jean, royaume de tous les possibles.

J'aborderai aussi le sujet de mes engagements, des causes qui me tiennent à cœur et de ma véritable passion pour la coopération. Cette passion, j'ose espérer l'avoir transmise à plusieurs personnes tout au long de ma vie. Si cette biographie parvient à convertir quelques lecteurs aux vertus de la coopération, je n'en serai que plus heureux!

Je souhaite que cet ouvrage vous permette d'en apprendre davantage sur ma vie, mais aussi sur la vie à mon époque. Une vie dont j'ai apprécié chaque seconde, même à travers la maladie.

Bonne lecture.

Ma famille

Mes grands-parents paternels

On dit, de nos jours, que les grands-parents sont plus présents que jamais dans la vie de leurs petits-enfants. Mon grand-père paternel, Arthur, était certes un précurseur de cette tendance!

J'ai tellement passé de beaux moments avec mon grand-père. Il a été une personne très importante dans ma vie : un modèle. C'est en grande partie grâce à lui si j'ai tant aimé le travail de la ferme. J'allais toujours avec lui à l'étable et dans les champs. Notre relation était certes facilitée par notre passion commune pour la vie à la ferme, et aussi par la proximité que nous avons. Nous habitions dans la même maison.

Arthur Bergeron était un homme travaillant, autoritaire et fier. Il adorait les chevaux. D'ailleurs, il voulait toujours avoir le meilleur de la paroisse. Le chemin de fer, à l'époque, arrêtait à Roberval. Arthur allait chercher les gens qui arrivaient à la gare de Roberval et les amenait à Normandin à cheval, sur une distance de 80 kilomètres aller-retour. Mon grand-père était tout petit, mais le cheval avait beau être racé, c'était Arthur qui menait. Il était ainsi. C'était un leader. J'ai toujours apprécié cet aspect chez mon grand-père.

Arthur n'était pas un homme comme les autres. Il a passé trois ans de sa vie aux États-Unis, où il a travaillé afin d'amasser assez d'argent pour s'acheter une terre à son retour au Lac-Saint-Jean.

Son épouse, ma grand-mère Lucinie Fortin, était originaire de Baie-Saint-Paul. Leur mariage a été célébré le 26 février 1900 à Baie-Saint-Paul. Les terres de Charlevoix étant accidentées et rocheuses, Arthur voulait absolument s'établir à Normandin, au Lac-Saint-Jean. C'est ce que lui et ma grand-mère ont fait. C'est à cet endroit que mon père est né, et que je suis né également.

Arthur avait ce goût de la ferme, goût qu'il m'a transmis. Il avait vu toutes sortes de nouveautés aux États-Unis et était revenu avec des idées innovatrices. Quand il a acheté ses terres, à Normandin, il a en fait acheté une forêt de 500 acres. Il a défriché 80% des terres pour

qu'elles soient propres à la culture. L'équipement n'était pas le même que de nos jours. Il fallait être courageux pour s'atteler à une telle tâche.

Mes grands-parents avaient bâti une maison-étable, en bois rond, près de l'endroit où ils voulaient éventuellement s'installer à long terme. La maison-étable était primaire, mais pratique pour le temps. Une moitié servait de logement et l'autre moitié servait d'étable, pour deux chevaux, un porc, quelques poules et une vache. Ce n'était pas étanche, de sorte que ça devait sentir l'étable là-dedans... Ils avaient fait cela en attendant de construire la vraie grange-étable, qui est encore debout aujourd'hui. Elle a plus de 100 ans!

Comme tout bon couple, mes grands-parents espéraient vieillir ensemble. Le destin en a décidé autrement. Lucinie a commencé à perdre la vue graduellement à partir de l'âge de 40 ans. Elle continuait néanmoins à travailler. Elle allait traire les vaches, même en étant non-voyante. Une dizaine d'années plus tard, à l'âge de 50 ans, ma grand-mère est décédée d'une raison inconnue.

Devenu veuf, mon grand-père a accueilli ma mère et mon père à la maison familiale, lors de leur mariage, en 1933. Ma mère s'entendait très bien avec grand-papa et cela a duré jusqu'à la mort d'Arthur, en 1944.

Personnellement, je me considère chanceux d'avoir pu passer de si beaux moments avec lui. J'ai vécu toutes sortes d'événements avec grand-papa, des moments qui ont façonné ma jeunesse, et qui me font encore sourire aujourd'hui.

Nous habitons au rang IV de Normandin. En 1944, à la fin de la guerre et peu avant que mon grand-père décède, un avion américain s'est arrêté au village. Le pilote était désorienté et avait tourné au-dessus de Normandin pendant environ une heure pour vider ses réservoirs d'essence. C'était tout un événement, événement dont mon grand-père avait eu vent. Il faut dire que des gens criaient «C'est la guerre! C'est la guerre!» Durant le temps de la guerre, tout le monde était nerveux, même si Normandin était bien loin de la Normandie.

Grand-papa m'avait proposé de l'accompagner pour aller «au village», sans toutefois me dire pour quelle raison exactement. L'avion avait atterri le long de la route qui relie le village au rang IV qui me-

nait à Normandin. Quand je suis arrivé là, avec mon grand-père, je m'en souviens comme si c'était hier, j'étais vraiment impressionné. Un gros avion de guerre comme celui-là, avec d'aussi gros moteurs, nous n'avions jamais vu cela.

Du haut de mes dix ans, j'étais épaté de voir cet immense appareil, mais ce n'est pourtant pas l'avion qui m'a impressionné le plus à ce moment. Le pilote s'est approché de mon grand-père et il s'est mis à parler avec lui en anglais. Moi, l'anglais, ça ne me disait absolument rien. Je me disais «Mon Dieu Seigneur, c'est un extraterrestre!» On était ignorants comme ça. L'anglais, nous ne l'entendions jamais parler à Normandin.

À l'école, nous n'apprenions pas la langue de Shakespeare, et lorsque nous l'apprenions, c'était assez maladroitement. On essayait de dire des mots, mais la prononciation correcte n'était pas toujours au rendez-vous. En cette journée de 1944, j'ai donc vu un avion de guerre pour la première fois, et j'ai appris que mon grand-père pouvait parler aux extraterrestres! Blague à part, j'ai surtout vécu un moment comme seul mon grand-père savait me faire vivre.

—

J'aimais beaucoup assister aux différentes tâches relatives à l'étable et aux champs avec mon grand-père.

Un jour, au printemps 1944, grand-papa a voulu ramasser de la paille glissante qui était tombée à l'extérieur de la porte de la grange, là où les voitures passaient. Il voulait apporter la paille aux champs, donc il l'a placée dans la voiture. Comme il restait un peu de paille au sol et que le voyage était plein, Arthur a mis le feu au petit amas qui restait au sol. Il était loin de se douter que le feu atteindrait la paille que nous venions de placer sur la voiture... où j'étais assis.

Paniqué, mon grand-père a pris les cordeaux des chevaux et a fait courir les bêtes en cercles afin que la flamme s'en aille par en arrière. Quand il a vu que toute la paille allait y passer, malgré les efforts des chevaux, il m'a fait descendre du voyage.

Les chevaux avaient les fesses toutes cloquées à cause des brûlures. Moi j'avais eu peur, mais je m'en sortais très bien compte tenu des circonstances. Mon grand-père, lui, a vécu un moment tellement stressant que je crois encore aujourd'hui que cette histoire a affecté son cœur et éventuellement mené à sa mort. Il est décédé d'une crise d'angine peu de temps après. Il avait 74 ans.

Sa mort était un véritable drame pour toute la famille. Mon frère Égide était allé chercher un voyage de bois de chauffage, voyage qu'il voulait mettre près du poêle à bois. Quand Arthur a vu son petit-fils arriver avec un gros chargement, il a voulu l'aider. C'est à ce moment précis que mon grand-père est mort, victime d'une crise d'angine. Comme ça. Pas un mot, pas un je t'aime, pas un merci. Il était étendu sur le plancher, mort. C'était tragique.

Un grand-père, c'est bien spécial. Je m'en aperçois encore plus maintenant que je le suis. Comme grands-parents, nous sommes en grande partie là pour contempler les enfants. Mon grand-père Arthur a fait plus que cela. Il m'a énormément appris sur la vie.

Mes grands-parents maternels

Mes grands-parents maternels, Nérée Tremblay et Marie Boivin, occupaient un double rôle dans ma vie : ils étaient aussi mon parrain et ma marraine. Nérée et Marie avaient acheté la terre à côté de celle de mon grand-père Bergeron, de sorte que nous étions voisins. Ils ont, comme Arthur, défriché la terre, mais la culture agricole n'était pas leur priorité.

Ce qui les intéressait plutôt, c'étaient les travaux forestiers. Les garçons étaient des contremaîtres et des entrepreneurs de chantiers forestiers.

Nérée s'est aussi grandement intéressé à l'élevage de renardes à fourrure. Il s'était associé avec des investisseurs régionaux afin de mettre sur pied un élevage de renards. Le notaire J.-S. Turcotte, le docteur Ludger Poisson et un éleveur de Métabetchouan avaient embarqué dans son projet. L'entreprise a débuté vers les années 1920, avec l'élevage d'une centaine de renardes pour la reproduction. Les renards et quelques renardes sélectionnées étaient abattus pour la fourrure, un beau pelage de couleurs roux, noire ou platine.

Le terrain du parc destiné aux renards était d'environ 20 000 pieds carrés. Des enclos entourés de broche résistante d'une hauteur de 12 pieds et enfoncée de deux pieds de profondeur permettaient de s'assurer qu'aucun renard ne quitte le parc. Lorsque nous travaillions près des enclos où logeaient les renardes et leurs petits, nous devions être très prudents et ne pas paraître menaçants, parce que le cas échéant la mère mangeait ses propres renardeaux.

Au centre du parc se trouvait une bâtisse en forme de tour de trois étages. Le premier étage servait à la préparation des mélanges et des portions à distribuer aux bêtes deux fois par jour et les deux autres étages étaient principalement utilisés pour le séchage des peaux.

Ma mère, Aline, s'occupait dès son adolescence des tâches administratives relatives à l'entreprise : comptabilité, achat de viande (chevaux), ventes, etc.

Mon grand-père tenait également la centrale téléphonique qui desservait le rang IV en entier. C'est ma mère qui assurait son fonctionnement. Si quelqu'un hors du réseau voulait parler à quelqu'un du réseau, Aline devait informer les personnes concernées qu'elles devaient venir chez Nérée. C'est donc dire que tous les appels pour le rang IV passaient par ma mère. Elle allait voir les personnes qui avaient reçu l'appel et celles-ci se rendaient chez grand-père et téléphonaient de nouveau. La communication se faisait à manivelle, avec une sonnerie de différentes longueurs pour chacun des usagers.

Maman a énormément appris de ces expériences. Elles lui ont aussi permis de se rapprocher de son père et de ses frères entrepreneurs forestiers.

Ma grand-mère tenait à maintenir un esprit de famille et de solidarité très fort. Au jour de l'An, elle réunissait toute la famille, soit environ 100 personnes. Elle fabriquait des cadeaux pour chacun.

Si un de ses enfants avait le malheur d'être absent pour une raison ou pour une autre, elle ordonnait – littéralement – à un autre de ses enfants d'aller chercher celui qui avait osé ne pas être à la maison pour ce jour important. Quand l'enfant arrivait, tous les membres de la famille l'accueillaient et, d'un seul coup, la frustration disparaissait et l'esprit de famille était intact.

D'ailleurs, ma grand-mère était reconnue pour aller chercher ses enfants délinquants directement à l'Hôtel Cloutier, s'ils veillaient trop tard. Devant tout le monde, elle rentrait à l'Hôtel et sortait ses enfants, provoquant bien des fous rires parmi les personnes qui, elles, pouvaient demeurer sur place!

Nérée n'aimait pas du tout la boisson, de sorte que lorsque l'un de ses fils rapportait de l'alcool à la maison, ma grand-mère cachait la bouteille dans un placard. Elle était très protectrice de ses garçons. Elle ne voulait pas qu'ils soient critiqués par leur père. Cela provoquait d'ailleurs l'ire des filles, qui était un peu jalouses de cette surprotection à laquelle elles n'avaient pas droit.

La maison de Nérée et Marie était l'un des lieux de rencontres de la famille, des travailleurs et des visiteurs. Une table de 16 places était presque toujours remplie pour les repas. Les discussions ne manquaient pas et bien des problèmes reliés au travail se réglaient sur place. On y parlait aussi de politique, mon grand-père étant très intéressé par le sujet.

En arrière de la maison, il y avait un grand potager séparé par un sentier qui traversait la coulée jusqu'au parc des renards. C'est de là que mon grand-père nous criait au sortir de l'école. « Les petits gars venez m'aider à attraper un renard.» C'était un plaisir fou de faire une battue entre les enclos pour diriger le renard en fuite et l'orienter vers mon grand-père qui l'attendait avec une longue perche munie d'un panier en filet.

Dans le grand jardin potager, il y avait une rangée de cerisiers qui se poursuivait jusqu'à la route du rang. Nous avons appris plus tard que maman se cachait là pour pouvoir parler à papa lors de son passage. Quel accommodement raisonnable pour les amoureux de l'époque!

Je me rappellerai toujours à quel point ma grand-mère était forte et débrouillarde. Un jour, elle m'a demandé de lui venir en aide pour attraper un coq pour le repas du soir. Elle a saisi le coq par le cou, lui a fait faire quelques tourniquets, et il est mort. Quelques instants plus tard, une belette a attaqué le coq. Sans tarder, ma grand-mère a mis le pied sur la tête de la belette pour la tuer. En moins de deux, c'était chose faite!

Ma grand-mère n'était pas la seule à être débrouillarde dans la famille. Mon oncle Xavier, un patenteux, comme on disait, trouvait que la tâche

des femmes avec la laveuse à bascule articulée avec un bras était beaucoup trop complexe. «Je vais vous soulager du maniement de la laveuse», leur a-t-il promis. Le jour même, il a installé à l'extérieur de la maison une grande roue double de six pieds de diamètre et dont les deux roues étaient reliées par des planches servant d'appui pour permettre au chien de courir. Ainsi, le chien, avec son poids, pouvait faire tourner la roue. L'essieu de la roue passait à travers le mur extérieur jusqu'au bras de la laveuse, l'actionnant et diminuant grandement le travail humain nécessaire. En plus, en général le chien aimait faire cette tâche.

Plusieurs agriculteurs des environs se sont fait installer par mon oncle des roues semblables dans leur étable afin de pomper l'eau pour leurs animaux.

Adolescent, je devais me rendre à l'école secondaire au village. L'été, je voyageais à bicyclette, mais l'hiver je faisais le voyage en traîne à chiens. Je logeais mon chien dans une cabane en arrière de la maison de mes grands-parents. Il s'agissait d'un transport de quatre mille, aller et retour. Le soir, le chien savait contourner les chevaux que l'on rencontrait sur la route pendant que j'étais couché sur la traîne. Sur notre parcours, il y avait des chiens à chaque maison, dont un gros bulldog qui bondissait du fossé et attaquait mon chien. Il fallait que je le chasse à coups de bâtons pour continuer la route. C'était dangereux.

Durant les années précédentes, alors que j'étais au primaire, l'école de rang était située à côté de la ferme de mon grand-père Tremblay. En hiver, le chauffage de l'école était sous la responsabilité d'une famille en alternance. En 1945, j'ai assumé cette responsabilité qui m'obligeait à allumer la fournaise très tôt le matin, vers 6h, pour réchauffer l'école et la rendre confortable avant l'arrivée des élèves. Cette tâche devait être accomplie tout l'hiver dans les tempêtes et les bancs de neige, malgré un trajet d'un kilomètre, aller-retour. Nous étions loin des congés pour cause de tempête!

Mes parents

Lorsque mes parents, Herménégilde Bergeron et Aline Tremblay, ont fait leur voyage de noces, ils se sont donné un ambitieux objectif : instruire leurs enfants et leur donner accès à une éducation à laquelle eux n'avaient pas eu droit.

Ils ont réussi. Ils ont réussi à coup de sacrifices, d'innombrables heures de travail et de nombreuses décisions heureuses.

Mes parents ont été une source d'inspiration constante. Ils ont représenté un modèle positif, un modèle dont j'ai pu m'inspirer lorsque le temps est venu de fonder ma propre famille. Je garde de nombreux souvenirs précieux de mon enfance, et c'est en grande partie grâce à mes parents.

Mon père

Mon père, Herménégilde, était un homme sensible, vaillant, doux et respectueux. Il aimait tout le monde. Il s'intéressait beaucoup aux gens et tentait toujours de trouver des liens de parenté avec ses nouvelles connaissances. Il revenait à la maison et nous disait avoir rencontré un petit-petit-cousin de son père! Quand j'étais jeune, je n'aimais pas ce besoin qu'avait mon père de se trouver de la famille partout... en vieillissant, je suis devenu comme lui!

Puisque mon grand-père était doté d'un grand leadership, mon père s'est toujours retrouvé dans un rôle de second avec son frère Anastase. Je pense que mon père n'a jamais aimé passionnément l'agriculture et qu'il n'aurait pas choisi ce métier, s'il avait vraiment eu le loisir de décider. En 1940, au Québec, lorsque la famille possédait une ferme, tu ne pouvais pas réellement choisir de faire autre chose. C'était ainsi à l'époque, donc mon père s'y est conformé, comme les autres.

Papa avait suivi des cours en apiculture et a pu travailler comme inspecteur apicole pour tout le comté de Roberval. Un travail qu'il aimait beaucoup et qui apportait un revenu d'appoint.

En 1944, quand mon grand-père Arthur est décédé, c'est naturellement mon père qui a repris la ferme. En vieillissant, j'ai tôt fait de m'apercevoir que cette vie n'était pas celle qu'il désirait, qu'il n'avait pas cette passion de l'agriculture qui animait mon grand-père. Papa était du genre artistique, un homme minutieux, fier, qui aimait le beau. Il nous confectonnait, par exemple, des étrennes de toute beauté. Il fabriquait des petites voitures tirées par un cheval pour les garçons et des petits meubles pour les poupées aux filles.

Quand papa faisait quelque chose, c'était toujours bien fait. Il était capable d'aiguiser des égoïnes, des sciottes, des couteaux, des rasoirs à manche... Il faisait ça pour tout le monde dans le rang. Il réparait les harnais. Il était aussi barbier. Il coupait les cheveux à chacun de ses enfants. Il était d'une grande minutie. Il passait de longues minutes exactement au même endroit, pour s'assurer que le dégradé des cheveux était parfait. Il n'était pas le plus rapide, mais on savait que son travail serait impeccable. Des voisins venaient même chez nous pour se faire couper les cheveux, et mon père ne leur disait jamais de prix. Certains donnaient cinq cents, dix cents, d'autres rien!

Cet exemple des coupes de cheveux aux voisins n'en est qu'un parmi tant d'autres. Papa n'avait pas le sens de l'économie et n'avait jamais eu à l'acquiescer puisque c'est mon grand-père qui décidait tout.

Alors que j'avais à peine 15 ans, au début de mes études à l'École d'agriculture, mon père m'a confié la gestion de la ferme. Pour moi, il s'agissait d'une grande responsabilité, mais en même temps d'une opportunité extraordinaire.

Nous avions 30 vaches. En peu de temps, j'ai fait passer ce nombre à 50. J'ai mis en pratique à la ferme ce que j'apprenais en classe tout en consultant les agronomes de la ferme expérimentale de Normandin. J'ai surtout amélioré le troupeau. «Si on veut que ça aille vite un peu, ça nous prend un bon reproducteur», me disais-je. Nous avons acheté un taureau de race Holstein, une bête de six mois, qui nous a coûté 1000\$. Les voisins commérait : «Il va ruiner son père, lui!»

Notre nouveau taureau avait de grandes qualités génétiques, de sorte que toutes ses descendantes ont été de bonnes vaches laitières.

Mon grand-oncle l'abbé Herménégilde Fortin, attentif à mes ambitions, m'a aussi donné un important coup de main en achetant quatre vaches holsteins pour notre ferme. Au total, il avait payé la somme de 1 350 \$ pour cet achat. C'était beaucoup d'argent en 1950.

Pour notre ferme, dont je contrôlais les destinées depuis peu, un bon taureau et quatre vaches de race pure, enregistrées, constituaient un bon point de départ.

Cette expérience de gestion a été très exigeante, mais a été simultanément le plus beau cadeau que mon père pouvait me faire. Après quatre ans de gestion sous ma gouverne, nous avions 500 acres de terre, nous produisions de 300 à 400 porcs par année, quelques moutons, des abeilles et une cinquantaine de vaches. On récoltait aussi 12 000 poches de patates par année.

Nous avions l'une des grosses fermes de Normandin. Quand j'ai commencé à gérer, il y avait les «paies de fromageries». Nous livrions le lait au fromager, qui lui nous payait toutes les semaines selon ce que nous lui avions apporté comme quantité de lait. En quatre ans, ces paies ont triplé. Non, je n'ai pas ruiné mon père...

J'aurais aimé être agriculteur toute ma vie. Je pense que j'étais bien parti. J'avais fait assez d'erreurs pour apprendre. C'est grâce à mon père que j'ai pu vivre toutes ces expériences. Il a été le premier à me faire confiance à ce point. C'est lui qui m'a donné les destinées de la ferme, alors que j'étais encore un adolescent. Cette confiance m'a permis d'apprendre. D'apprendre que j'aurais aimé être agriculteur, certes, mais aussi d'apprendre comment gérer des humains, des bêtes, et des chiffres! Cette expérience de gestion en si bas âge m'a suivi durant toute ma carrière, car j'ai pu utiliser d'innombrables connaissances acquises à la ferme lorsque j'étais en poste chez Desjardins.

Ma mère

Ma mère, Aline Tremblay, était une toute petite femme très affectueuse. Elle a mis au monde sept enfants. Je suis l'aîné.

Si j'avais à décrire maman en quelques mots, il est certain que les adjectifs généreuse et accueillante y seraient. L'été, la maison se transformait en un vrai hôtel. Chaque famille Tremblay envoyait un cousin ou une cousine en visite chez nous. Il y avait 14 familles! Plus il y avait du monde dans leur maison, plus papa et maman étaient heureux. Papa participait aux tâches de la maison. Il aidait beaucoup maman, ce qui n'était pas nécessairement coutume à l'époque.

Parfois, une famille arrivait chez nous à 17h, maman invitait tout le monde à souper, puis 30 minutes plus tard, elle avait réussi à

concocter un souper complet, de la soupe au dessert, pour tout ce beau monde. Pour nous, les enfants, c'était vraiment le party.

Une autre grande qualité de maman est qu'elle était pour le moins tenace. Quand elle voulait quelque chose, il n'était pas facile de la contrer. Heureusement, on réussissait toujours à s'entendre. Un jour, elle avait demandé à mon père de planter des arbres sur le terrain. Papa n'avait vraiment pas le goût de le faire. Il trouvait cela illogique, lui qui en avait coupé des milliers pour défricher la terre! Elle s'est donc tournée vers moi, et je suis allé chez mon grand-père Tremblay pour arracher quelques vulgaires peupliers et les planter chez nous. Cela a fait le bonheur de maman. Elle était encore plus heureuse quand, après mon passage à l'école moyenne d'agriculture, j'ai découvert diverses essences et planté d'autres types d'arbres autour de la demeure familiale. Des ormes, des érables, des mélèzes, etc., entouraient maintenant notre maison et les bâtiments de la ferme.

Maman participait à tous les travaux de la ferme : elle trayait les vaches, faisait des dizaines de repas supplémentaires pour les employés, la visite et bénévoles qui œuvraient à la ferme.

Ma mère a eu de nombreux problèmes de santé, dont certains découlaient de son premier accouchement. Je pesais onze livres et ma mère 100! L'accouchement s'est déroulé à la maison familiale. Le médecin était toutefois pris entre deux accouchements, de sorte qu'il faisait la navette. Conséquemment à ma naissance, maman a vécu une descente de l'utérus, des reins et de la vessie. Au cinquième enfant, elle a d'ailleurs dû subir une chirurgie pour remettre le tout en place. Elle a été hospitalisée dans un établissement de Québec. Si aujourd'hui les patients se rendent à Québec parfois en hélicoptère et souvent en ambulance, le moyen d'alors était le train! C'était héroïque. Papa pleurait d'ennui et d'inquiétude et priait en silence.

Quand j'étais jeune, de surcroît, il n'y avait pas d'assurance maladie universelle. Papa devait payer une partie des frais médicaux parfois avec du foin et des viandes. C'était comme cela à l'époque.

Ironiquement, papa n'a jamais été malade de sa vie, mais est décédé à l'âge de 59 ans, alors que maman, qui a été malade presque toute sa vie, est morte à 87 ans. Elle avait encore toute sa tête.

Mes frères et sœurs

Ma mère a donné naissance à sept enfants. Comme dans plusieurs familles nombreuses, il y avait en quelque sorte deux clans chez les enfants Bergeron, deux clans définis par deux générations. Ma sœur Rose-Yvonne, mon frère Égide et moi étions très proches l'un de l'autre.

Jeune, Rose-Yvonne s'amusait avec les poupées, les petits lits, les fauteuils. Enfant, elle était déjà très maternelle. À la maison, elle aidait énormément notre mère. Devenue adulte, elle a enseigné au primaire et au secondaire, puis s'est mise à la peinture au fusain. Son mari était maître de poste. Ils demeurent aujourd'hui à Sherbrooke.

« Mon frère Égide réussissait à apprivoiser les animaux, je crois bien. Il avait un jour dressé un jeune mouton. Il le faisait sauter par-dessus nous! Il avait aussi apprivoisé un porcelet, qui est ensuite devenu une truie. Il lui disait de se coucher sur le côté, et elle le faisait! Un jour, alors qu'elle avait des bébés, il lui avait dit de se coucher sur le côté et elle l'avait fait... en tombant sur ses petits. Il domptait aussi les chevaux sauvages. Il était impressionnant, presque magicien. Égide était vite comme un taon. Il était tout petit, mais je n'étais jamais capable de le suivre. Quand il courait, il était heureux. Égide était aussi un musicien hors pair. Il jouait de l'accordéon, de l'harmonica, de la bombarde... il dansait même la claquette. Il a aussi étudié le chant grégorien. Il était très versatile!

Marie-Claire est née par la suite. Elle a été victime de la méningite à la naissance, et elle est morte six mois plus tard. Elle a pleuré jour et nuit pendant six mois. Si nous avions eu de la pénicilline à ce moment, elle serait toujours vivante. Le médicament n'était pas encore disponible à l'époque.

Ma sœur Thérèse a aussi eu la méningite. Sa vie a toutefois été sauvée puisque la pénicilline était disponible au moment de sa naissance. Thérèse a complété un baccalauréat en géographie et une maîtrise en pédagogie audiovisuelle. Ses dix années d'enseignement au

niveau secondaire et ses quinze années à l'Université de Montréal et l'Université du Québec à Montréal l'ont amenée à une prise de conscience quant à la nécessité d'un changement dans l'éducation de nos jeunes. Comme les projets de changements déposés sur la table de nos grands penseurs furent sans succès dans le domaine de l'éducation, elle a décidé de laisser l'enseignement pour une nouvelle aventure.

Les Îles-de-la-Madeleine ont été son coup de coeur, son lieu d'adoption. Elle y a réalisé deux projets d'envergure en rapport avec le développement de l'Association touristique des Îles-de-la-Madeleine. En 1980, elle a d'abord restauré une auberge haut de gamme, pour ensuite l'ouvrir aux clients en 1990. Après ces années de réalisations et de grand bonheur, elle a construit sa petite maison au bord de la plage.

Guy, lui, a fait un baccalauréat en enseignement des mathématiques au secondaire. Il a enseigné jusqu'à l'université, mais il n'aimait pas vraiment cela. Il dit que c'est trop «frette». Il a vécu, avec son épouse Louise, le mouvement du retour à la terre à Saint-Athanas, dans la région de Pohénégamook. Il est par la suite revenu à ces anciennes amours. Il a recommencé à enseigner, mais l'informatique. Au début, il adorait travailler avec des élèves en difficulté d'apprentissage, des jeunes qui ne voulaient «rien savoir» de l'école. Il les motivait complètement. Avec Marc, un surdoué qui étudiait à sa commission scolaire, Guy a démarré une entreprise qui embauche aujourd'hui entre 30 et 40 personnes. Ce qui le caractérise le mieux, c'est le fait qu'il est un éducateur-né. C'est un pédagogue hors du commun.

Christiane, la dernière de la famille, aime faire les choses différemment! Enfant et adolescente, elle avait toujours des coiffures qui sortaient de l'ordinaire. Elle était heureuse comme cela, elle devait être différente des autres. Christiane avait deux ou trois chats, quand nous étions enfants, mais si elle avait pu en avoir plus, elle l'aurait fait. Un jour, on l'a aperçue au bout du pignon de la grange. Maman n'avait plus de sang dans les veines. Christiane était là avec ses chats, toute

heureuse et pas stressée. Christiane, depuis peut-être 20 ou 30 ans, s'achète des vieilles maisons, les remonte au complet, et les revend en faisant du profit. Elle a du Tremblay dans le nez!

Christiane, Guy et Thérèse ont toujours été soudés. Ils ont même pensionné ensemble à Montréal lorsqu'ils étaient aux études. Nous avons donc eu la chance d'avoir un tissu familial très fort.

Des fêtes en famille

Le soir de Noël était le plus beau soir de l'année. Nous allions à la messe en carriole, carriole sur laquelle on plaçait de nombreuses clochettes. Ça faisait un joli bruit. On voyait les étoiles, la carriole, les grelots, la neige, le vent... C'était de toute beauté.

Ma mère était cachée avec une peau d'original. Nous faisons aussi chauffer des briques dans le four du poêle et nous les plaçons à ses pieds. La chaleur montait jusqu'à elle. La maman était bien! Nous, les enfants, nous avions la face à l'air, mais nous étions bien emmitouflés.

C'était comme ça tous les ans, sauf une fois. Cette fois-là, il pleuvait à verse. Nous étions descendus en buggy... C'était moins beau. Nous ressemblions à des dindes juchées!

Le soir de Noël, nous partions de bonne heure vers le village, on arrivait peut-être vers 20h et les parents en profitaient pour acheter des étrennes, aller à la confesse et magasiner. Des oranges, des pommes, des guimauves, des bonbons durs...

L'une des fêtes les plus importantes de l'année, avec Noël, était la Saint-Jean-Baptiste. Papa, en bon nationaliste qu'il était, construisait chaque année un char allégorique qui représentait les soirées du bon vieux temps. Papa votait pour le Bloc populaire et il était membre de la Société Saint-Jean-Baptiste. Il lisait le journal L'Action catholique de la première à la dernière page. Ce qu'il voulait, c'était que les francophones prennent leurs affaires en mains, par la coopération, le syndicalisme, etc. Il arrivait même qu'il prenne la parole contre des curés qui étaient fédéralistes! Il s'est passé bien des choses dans les petites places.

Pour revenir à la fête, nous fabriquions le char à même une voiture de ferme, avec une grande plate-forme sur laquelle on installait un piano et des meubles d'usage. Six danseurs s'exécutaient sur la musique du piano, de l'accordéon et des cuillères à claquette.

Un bon animateur donnait le ton et la chorégraphie, ce qui dynamisait la foule massée sur les trottoirs. Le char était tiré par deux chevaux percherons noirs avec des harnais bien astiqués.

À cette fête, il y avait un salut au drapeau ainsi qu'un coup de canon ancien que l'on bourrait de soufre et de poches de jute.

Nous étions toujours surpris par cette explosion de poches en feu propulsées très loin et très haut. Ça, bien entendu, c'était lorsque les canonnières ne manquaient pas l'allumage!

Une fois, le projectile était passé par-dessus la maison du Dr Ludger Poisson et avait mis le feu à une corde de bouleaux. Cela a permis (bien involontairement!) d'ajouter le camion de pompiers à la parade... Beaucoup de paroissiens se souviennent encore de cet événement. Pour nous, c'était une journée de fête marquante.

M. le curé Joseph-Edmond Tremblay participait à toutes ces activités, assis dans l'auto de M. Alfred Picard. Installé devant un puissant haut-parleur, monsieur le curé incitait tous les paroissiens à chanter fort et à prier. Il disait même aux curieux assis sur le trottoir d'entrer dans la parade!

L'importance de la musique

La musique prenait beaucoup de place à la maison. Même si nous n'avions qu'une petite radio Marconi, nous écoutions de l'opéra avec l'oreille collée sur le haut-parleur pour bien entendre. Papa a étudié la musique. Il avait un sens artistique très grand et voulait que ses enfants connaissent cet art.

Lorsque mes parents faisaient des fêtes familiales avec les Tremblay, nous étions parfois jusqu'à 80 personnes dans la maison, à chanter, danser et jouer différents instruments. Accordéon, harmonica, violon... On passait des veillées mémorables.

Mon oncle l'abbé Herménégilde Fortin était un organiste réputé. Il a joué de l'orgue pendant 41 ans à la Cathédrale de Chicoutimi et enseigné le piano pendant plus de 40 ans au Petit Séminaire. Il a même composé la musique pour l'hymne du Saguenay. C'est également lui qui a inauguré l'orgue Casavant à l'église Saint-Cyrille de Normandin. Lorsqu'il venait à la maison, il jouait un répertoire classique, qui était certainement très bien, mais que nous n'apprécions pas à sa juste valeur. Nous étions cependant tous très sérieux et sages en sa présence.

Poussé par cet intérêt familial pour la musique, j'ai rapidement fait partie de la chorale du collège ainsi que de celle de l'église. On y exécutait des chants en grégorien et en latin. Dès le mois de septembre, nous commençons les répétitions hebdomadaires avec les frères Maristes pour la chorale de la messe de Minuit. Ce n'était pas une mince affaire.

Mon père était l'un des solistes de la chorale. À l'âge de 16 ans, j'ai moi-même été soliste et j'ai eu le privilège de chanter le « Minuit, chrétiens ». Comme le « Minuit, chrétiens » était la pièce maîtresse de la messe de minuit, si tu manquais le si bémol à la fin, sur le dernier « Noël », l'opinion publique ne faisait pas de cadeaux. « Il a manqué son coup ! » Heureusement, je n'ai jamais manqué le si bémol...

Quand je suis allé à l'École d'agriculture, mes parents m'ont dit que je devais suivre des cours de piano. Je n'étais pas doué, pas très

motivé, mais j'ai appris assez pour lire la musique. C'était important pour eux.

De 1949 à 1951, j'ai aussi fait partie de la chorale de l'école d'agriculture, dirigée par l'abbé Lucien Tremblay. En 1952, j'ai chanté devant 50 stagiaires du Séminaire provincial des jeunes éleveurs du Québec. Deux personnalités d'envergure participaient également au Séminaire, soit le père Georges-Henri Lévesque, fondateur et directeur de la faculté de sociologie de l'Université Laval, et M. Jean-Charles Bonenfant, sous-ministre à l'agriculture du Québec. Ces deux invités avaient apprécié la qualité de ma prestation et m'avaient conseillé de poursuivre les cours de chant.

D'ailleurs, chaque fois que je rencontrais des professeurs de chant, ils me conseillaient de poursuivre dans cette voie. De mon côté, j'étais honnête avec moi-même. J'avais une belle voix, mais je savais pertinemment que je ne possédais pas tous les atouts nécessaires. Côté mémorisation, je n'étais vraiment pas doué. J'oubliais les paroles! Il y a des chansons que je chante depuis 30 ans, et pourtant je bloque encore aux mêmes mots...

Cela ne m'a toutefois jamais empêché d'avoir beaucoup de plaisir à exercer ma voix. De 1955 à 1959, en plus de mes études en sciences commerciales, j'ai suivi des cours de chant de Lucien Ruelland, natif de Chicoutimi et chanteur d'opéra en Europe. J'ai étudié avec lui plusieurs extraits de chants d'opéra. Ce n'était pas une mince tâche, mais j'adorais.

À partir de 1961 et jusqu'en 1991, j'ai été membre de la Chorale de la paroisse Saint-Jérôme. Je chantais surtout pour les messes du dimanche, pour celles de Noël, avec Martin, et pour les funérailles. C'était une très belle façon de m'impliquer dans mon milieu et de me reposer de mon travail.

En fait, le chant et les arts en général auront non seulement été un loisir, ils m'auront aussi permis de faire ce que j'adore : m'impliquer dans ma communauté.

Mon épouse

Camille... Ah! Ma Camille!

Dès que je l'ai vue, j'ai su. C'était avec elle que je passerais ma vie, avec elle que j'aurais des enfants, avec elle que je serais heureux.

J'avais connu deux filles auparavant, que j'avais fréquentées quelques mois. Rien de comparable à Camille, bien entendu. La première, je la voyais surtout par l'entremise de son frère, qui était mon ami. La deuxième, elle avait un caractère difficile. Vraiment difficile. Je l'ai avertie une fois, mais elle a recommencé. J'ai vu que c'était dans elle, qu'elle était comme cela. Je n'allais pas endurer une telle situation. J'ai mis fin à la fréquentation.

À l'époque, c'était normal d'avoir des fréquentations. Nous nous voyions la fin de semaine, toujours en présence d'un chaperon. On se sentait regardé! Le plus loin que nous pouvions aller, c'était de petits becs secs. Les temps ont bien changé.

—

J'avais 20 ans. Nous étions en décembre 1953. Ma sœur m'a proposé d'aller patiner avec elle à Dolbeau. Avant que nous arrivions à la patinoire, elle a décidé d'arrêter chez une amie de l'École normale. Elle m'avait dit le prénom de son amie, mais jusqu'à ce moment je n'en avais que faire. Quand je suis entré dans la maison, avec ma sœur, et que j'ai vu l'amie en question, j'ai compris que ce prénom allait dorénavant être gravé dans ma mémoire pour l'éternité. J'ai eu le coup de foudre.

En sortant de la maison des Boivin, j'ai dit à ma sœur, convaincu : « C'est la mienne. » J'avais mes critères, et ils étaient tous comblés par cette jolie jeune femme. Je savais déjà qu'elle ferait une bonne mère, qu'elle était une catholique croyante et pratiquante et qu'elle savait jouer d'un instrument de musique.

La mère de Camille venait d'accoucher du dernier, à l'hôpital de Chicoutimi, et Camille avait soin des autres enfants comme une vraie mère. C'était important pour moi. J'avais immédiatement vu en elle la future mère dévouée qu'elle est devenue.

De plus, elle était près de la radio quand nous sommes arrivés chez elle et elle syntonisait le poste du chapelet, ce qui était à la mode à l'époque. J'étais content, parce que c'était donc une croyante pratiquante, des valeurs que je partageais également.

Je lui ai demandé si elle pouvait nous jouer une pièce de piano. Elle a joué « Clair de lune » de Claude Debussy. Quelle belle pièce! Je suis tombé encore plus en amour.

Camille était pétillante. Elle avait de beaux cheveux frisés noirs. Juste avant que je parte, après cette première rencontre, j'ai eu l'occasion de voir son père et sa mère. Avec eux aussi, ça a cliqué. Tout était parfait.

À ma deuxième visite chez Camille, elle était absente de la maison. Une fois la déception passée, j'ai demandé à quel endroit elle se trouvait. On m'a indiqué qu'elle était bénévole à un bingo pour l'école. Je suis allé la rejoindre à cet endroit. Quand elle m'a vu apparaître, je l'ai senti, elle a eu un frisson. Moi aussi, je l'avoue! Vraiment, ç'a été la passion. D'ailleurs, ce l'est encore, près de 60 ans plus tard.

Le coup de cœur, je pense foncièrement que tu l'as ou tu ne l'as pas. Nous, on l'a eu. J'ai par contre l'impression que c'est plus difficile aujourd'hui, pour les jeunes, parce que les garçons se manifestent moins qu'avant. De toute façon, tant que le coup de cœur n'est pas venu, c'est compliqué et ça le restera, peu importe l'époque.

Nous avons néanmoins passé des tests de compatibilité. Je connaissais quelqu'un qui réalisait ces tests. C'est à ma demande que nous les avons faits. Ce ne sont pas tous les nouveaux couples qui passaient par ce processus. Il s'agissait d'un questionnaire de 98 questions auquel nous répondions séparément. Le responsable compilait le tout et nous disait si nous étions compatibles ou non. Il n'y avait que deux questions auxquelles nous avons répondu différemment.

Durant l'été après que j'aie rencontré Camille, je suis parti pour la drave à la rivière Ashuapmushuan tout près de Chibougamau. La drave se faisait jusqu'à Saint-Félicien, par étapes de 4 miles. C'étaient des semaines de fou. On travaillait 70 heures par semaine et nous étions payés cinq dollars par jour. On risquait notre vie chaque seconde. Nous ne savions même pas nager!

Je suis ensuite parti une semaine à Baie-des-Sables pour un camp d'été provincial des 4H. En revenant, je suis allé aux bleuets. Je ne voyais donc Camille que quelques minutes par semaine, parfois moins. Nous nous accommodions de cette situation parce que nous la savions temporaire, et aussi parce que nous nous aimions tellement que l'important était simplement de savoir que l'autre – peu importe la distance – ressentait la même chose.

La poliomyélite

Je suis allé voir Camille, en cette soirée de 1954, au retour d'une journée à cueillir des bleuets. J'ai toutefois rapidement quitté ma bien-aimée. J'avais une forte fièvre et je me sentais terriblement mal. Je ne le savais pas, mais la vie avait décidé de m'envoyer une très grosse épreuve. La poliomyélite.

Les premiers symptômes sont apparus en pleine forêt, à l'extrémité du lac Sauvage, à trois milles de la route qui relie Roberval à La Tuque. Notre tente y était installée depuis huit jours. J'étais avec cinq membres de la famille de M. Henri Lévesque, dans un brûlé forestier de deux ans où les bleuets abondaient.

Comme tous les matins, ce matin-là la cueillette avait débuté à 6h. Les premiers jours, nous ramassions les bleuets près du campement, mais la distance avec les champs remplis d'or bleu était de plus en plus grande. Malgré la mauvaise température, la pluie et la rosée, nous faisons notre travail consciencieusement. Chaque jour, 45 boîtes de 32 livres de bleuets étaient vannées, emballées et déposées dans un canot de 22 pieds. Après le souper, deux personnes faisaient trois heures de route pour livrer la cueillette du jour aux acheteurs. À 20h, nous, les cueilleurs, préparions nos vêtements pour le lendemain, faisons sécher ceux du jour même, et nous nous couchions. Nous étions vraiment fatigués : chaque personne transportait en moyenne cinq boîtes sur son front et sur son dos chaque jour. Avec ces boîtes, nous devons gravir des rochers, traverser des petites rivières sur lesquelles des troncs servaient de pont et marcher pendant quelques milles.

Le 10 août 1954, ma fatigue n'avait toutefois aucune commune mesure avec ce que j'avais ressenti auparavant. J'avais un violent mal de tête et une très grosse fièvre. Le lendemain, j'ai pris la route du retour afin de rencontrer un médecin à Normandin. Certain que le portage des boîtes de bleuets avait raison de moi, le médecin m'a dit que je souffrais d'un torticolis. Il m'a suggéré de prendre des aspirines et de retourner chez moi.

Avant de rentrer à la maison, je voulais néanmoins impérativement aller voir ma Camille à Dolbeau. Après une visite d'environ une heure, malade et inquiet, j'ai repris la route pour retourner chez mes parents, dans le rang IV à Normandin. J'avais si chaud que je sortais la tête de l'auto tout au long du trajet! En arrivant à la maison, je me suis immédiatement couché, non sans avoir pris mes aspirines.

À 4 heures du matin, je n'étais plus capable de bouger les bras. Nous étions loin du torticolis. Ne voulant pas réveiller la maisonnée, j'ai attendu que papa se lève pour l'informer de mon état. Je n'étais plus en mesure de me couvrir avec mes couvertures, mes bras étant paralysés.

Au lever du soleil, ma mère a appelé le prêtre de la paroisse. L'abbé Yvan Larouche, vicaire, est aussitôt venu à la maison. Il a dit : «Quand nous ne sommes plus capables de bouger les bras, c'est à l'hôpital que l'on va.» Nous y sommes allés.

À la suggestion de l'abbé, nous sommes immédiatement allés à l'hôpital de Chicoutimi, où il y avait déjà des dizaines d'enfants ayant la paralysie infantile. À cette époque, on disait que la poliomyélite était la «paralysie infantile». J'avais par contre 20 ans.

J'ai rapidement rencontré le Dr Gustave Gingras, un neurologue d'une grande compétence. Il a confirmé que je souffrais de la poliomyélite, comme environ 650 autres personnes à l'hôpital de Chicoutimi. Rapidement après mon hospitalisation, l'état de pandémie a été déclaré et toutes les portes du département fermées.

Ce même jour, Camille a voulu venir me voir, mais elle s'est rivée à une porte fermée. Elle est allée discuter avec sa tante qui était religieuse et travaillait à l'hôpital comme infirmière. Sa tante lui a dit : «Tu devrais le laisser.» Par chance, Camille lui a dit qu'il n'en était pas question!

C'était, pour moi comme pour elle, une période d'enfer. Nous nous retrouvions à 100 milles de distance, sans visites possibles.

Sur l'étage, les bébés pleuraient sans arrêt, eux qui ne pouvaient plus voir leurs parents. Les infirmières étudiantes étaient stressées par toutes les nouvelles mesures mises en place : usage des masques, port des gants, désinfection des mains au savon vert, application des compresses d'eau très chaudes toutes les heures autour des bras et des jambes...

De mon côté, je fondais presque à vue d'œil. En deux semaines, mon poids est passé de 225 à 146 livres. Le Dr Gaston Lapointe a annoncé à mes parents, qui venaient de perdre leur gérant de ferme, que j'étais un cas grave de poliomyélite. Il leur a dit, textuellement, que je resterais impotent. Quel verdict dévastateur pour le jeune homme ambitieux que j'étais! J'ai immédiatement réagi, refusant d'être aux crochets de la société. Je voulais vivre normalement et ne pas être un fardeau, ni pour mes parents ni pour Camille. J'ai retrouvé en moi le bélier indomptable qui ne cessera jamais de combattre. Et un bélier en amour est encore plus dur à vaincre qu'un bélier tout court!

Si je n'avais pas eu Camille, honnêtement, je ne sais pas si j'aurais eu le courage de m'en sortir. J'ai vu des gens dont le cas était moins grave que le mien et ils ont gardé beaucoup plus de séquelles que moi.

Quand tu es en amour, tu te débats. J'avais quelque chose pour me rattacher à la vie. Je voulais être à la hauteur de la situation, que Camille sache que je l'aimais. C'était un combat de tous les instants contre la paralysie, un combat que je devais gagner afin de vivre la vie que je voulais, la vie que j'avais envisagée, la vie aux côtés de ma belle Camille.

Je me suis donc battu. Il faut par contre que j'avoue qu'à l'hôpital, j'ai toujours trouvé le moyen d'avoir du plaisir. Je tentais de voir le bon côté des choses afin de ne pas déprimer. J'avais assez d'être malade, je ne voulais pas être chialeux en plus.

J'écrivais de longues lettres à ma bien-aimée. Au début, quand je ne pouvais pas bouger mes mains, c'est l'infirmière Antoinette

Cloutier, qui venait de Normandin, qui écrivait pour moi. Je lui disais quelques nouvelles qu'elle devait absolument placer dans le texte de la lettre, puis je lui demandais d'écrire comme si elle écrivait à son chum. Elle le faisait. C'était très utile pour moi parce que je ne voulais pas l'embarrasser en lui parlant trop de mes sentiments pour Camille. Visiblement, Antoinette Cloutier et ses collègues n'ont pas souvent eu à écrire des lettres d'amour, parce que des dizaines d'années plus tard, quand je rencontrais des infirmières qui étaient présentes lors de la pandémie, elles me parlaient invariablement de ces fameuses lettres.

J'envoyais des lettres à Camille tous les jours. J'ai passé trois mois à l'hôpital de Chicoutimi. Cela nous a permis de bâtir une relation très sérieuse, très profonde. J'aurais aimé mieux ne pas avoir à passer par cette étape, mais nous nous sommes bien accommodés de cette période, parce que notre amour était véritable.

Un médecin m'avait dit que l'on pouvait reconstruire des muscles par la contraction. Je me suis mis à l'œuvre immédiatement après l'avoir su. Je m'imaginai tenant une orange dans ma main et tentant d'en extraire du jus. Après un mois d'efforts, un doigt de ma main gauche a bougé faiblement. C'était une étape primordiale. Sauf que lorsque j'ai voulu montrer mon progrès à l'infirmière, arrivée à toute vitesse après m'avoir entendu crier, mon doigt était déjà trop fatigué et je n'étais plus capable de faire de mouvement.

J'ai dû patienter une semaine avant de réussir à bouger mon doigt de nouveau. Une autre semaine encore pour réussir à tenir un crayon. Heureusement que ma condition évoluait. Ça m'encourageait. Il fallait toutefois être extrêmement patient.

Des mois ont passé avant que je puisse marcher. C'était trop long à mon goût, bien entendu.

J'ai été transféré à l'hôpital Sainte-Justine de Montréal. Le Dr Gingras m'avait dit qu'il ne pouvait m'aider que pour l'équivalent de 2 ou 3% de la guérison totale et que le reste m'appartenait.

Avec des spécialistes, j'ai commencé à faire des exercices plus poussés, comme tresser un tapis à la verticale et taper sur une dactylo les bras suspendus. Je fournissais des efforts environ six heures par jour et la nuit je me réveillais toutes les heures pour étirer mes muscles, car les crampes m'envahissaient.

Après cinq mois, j'ai enfin pu quitter Montréal pour retourner chez moi, en bien meilleure forme. Ma Camille, peinée mais confiante, n'avait jamais désespéré. Nous étions maintenant prêts à commencer une nouvelle étape de notre vie. Une étape qui, encore une fois, serait difficile, mais qui nous permettrait de cheminer comme couple.

Orientation

De retour au Lac, je suis allé voir un orienteur. Il m'a fait passer des tests. À mon grand désarroi, il devenait clair que je ne pourrais pas être agriculteur. C'était ma carrière de rêve, mais la poliomyélite m'avait obligé à mettre un X sur cette possibilité. Ce fut un deuil.

L'orienteur, M. Léo-Paul Grenon, m'avait dit qu'il me verrait bien administrer, et dans les Caisses populaires plus précisément. Disons qu'il avait vu juste.

Mon plus haut niveau de scolarité à l'époque était une neuvième année. Pour entrer à l'École de commerce de Chicoutimi, il me manquait quatre ou cinq années d'études. J'ai expliqué mes implications sociales et mes expériences au directeur de l'École. Il a été très compréhensif. Il m'a dit : «Pourrais-tu étudier pendant deux ans à raison de dix heures par jour ?» J'ai immédiatement dit oui. Je me levais à 6h le matin et j'étudiais jusqu'à 22h. Il me manquait énormément de prérequis. L'algèbre et l'anglais ne me disaient rien. Je savais «yes» et «no», à peine. Je travaillais autant dans mes dictionnaires anglais-français que dans mes volumes académiques, parce que tous les livres étaient en anglais.

Mes succès scolaires ont dépassé mes attentes. Je n'avais connu que des résultats dans la moyenne dans mes classes antérieures. À l'École de commerce, à ma grande surprise, j'étais souvent parmi les trois premiers de la classe.

J'ai fait du pouce pendant cinq ans pour monter à Dolbeau les fins de semaine. Je gelais. Il pleuvait souvent. Je me disais : «Maudit fou, qu'est-ce qui se passe avec toi pour que tu montes sur le pouce comme ça, dans de telles conditions?» C'était mon cœur qui m'obligeait à aller à Dolbeau. J'en avais besoin.

J'ai aussi eu des mésaventures qui auraient pu me coûter la vie, en embarquant avec des inconnus. Il m'est arrivé d'être conduit par un homme complètement ivre. Ça fumait et ça buvait dans l'auto. Tous les passagers, sauf moi, avaient une grosse bière entre les jambes. Le conducteur aussi...

Un jour, nous avons eu un accident à Larouche, dans une courbe. Le véhicule a fait des tours sur lui-même avant de foncer dans une paroi rocheuse. Personne n'a été blessé. Je suis sorti de l'auto et je leur ai dit : «Continuez tout seuls.» Il fallait vraiment être fous pour faire du pouce comme cela. Fou d'amour. L'amour, c'est fou et ça ne s'attache pas.

À l'époque, généralement, les gens se fréquentaient un an, deux ans maximum. De mon côté, avec ma pension de trois dollars par jour, je ne me voyais pas me marier. Je n'en avais pas les moyens. Camille s'ennuyait, moi aussi, mais elle me supportait. Nous avons éprouvé notre amour au maximum. Pire que ça, ça ne se pouvait pas. Nous ne nous sommes presque pas vus en cinq ans. Vivre en couple est loin d'être toujours facile, et je crois profondément que de subir de telles contraintes dès nos débuts nous a permis d'être mieux préparés à la vie à deux.

Mariage

Nous nous sommes fiancés à Noël 1957. Moins d'un an plus tard, nous étions mariés.

L'année 1958 a d'ailleurs été (enfin!) une année de grand bonheur. J'ai commencé par obtenir un emploi à la ferme expérimentale fédérale de Normandin, située au tré carré de la ferme paternelle. J'y faisais l'entretien des terrassements et des potagers avec M. Chaircuite. Cette expérience m'a permis d'acquérir des connaissances en horticulture qui ont inspiré mes loisirs et même ma retraite.

Le 18 août 1958, Camille et moi nous nous disions oui. Nous avons longuement pensé à la messe que nous voulions, puisque nous souhaitons une belle cérémonie à notre image.

Nous avons décidé de faire un mariage double avec Rachel Boivin, la sœur de Camille, et Réginald Dessureault. Le mariage s'est déroulé à l'église Saint-Thérèse d'Avila de Dolbeau, devant quelque 150 convives. C'était grandiose; le plus beau moment de ma vie.

Le célébrant était l'abbé Jean-Charles Gauthier, directeur de l'École de commerce.

Notre voyage de noces s'est réalisé sobrement, à Montréal.

Nous avons rapidement déménagé dans un petit logement de deux pièces et demie, notre premier foyer tant désiré sur la rue De Tilly à Chicoutimi, avec vue sur le Saguenay. Ma grand-mère nous avait donné son vieux set de cuisine. Ce n'était pas des choses de style, mais pourvu qu'une table ait quatre pattes, tout allait bien. J'étais toujours aux études à l'École de commerce et Camille enseignait. Nous étions heureux comme des rois.

Communauté des Sœurs hospitalières

Une semaine après la fin de mes études à l'École de commerce, j'ai obtenu l'emploi d'assistant-gérant et de contrôleur de la ferme de la Communauté des Sœurs hospitalières de Chicoutimi. Je venais de passer mes examens finaux de l'Association des comptables généraux du Canada (CGA).

Camille n'était pas habituée à la vie au rythme de la ferme. Moi, j'adorais ça. J'y ai travaillé deux ans.

La Communauté possédait une ferme de 2 800 acres étendue sur cinq milles, le long du boulevard Talbot, en allant vers Laterrière. Il y avait là 225 vaches de race Ayrshire enregistrées, en stabulation libre, et 400 porcs de race pure Yorkshire et Landrace, croisés afin de produire un porc hybride dont la viande était plus maigre pour le bacon. Un poulailler comptant 20 000 poules pondeuses était aussi au nombre des propriétés, avec une meunerie et des silos à grain.

Le nombre d'employés variait de 25 à 65 personnes pour cultiver les terres, nourrir les animaux domestiques, entretenir et réparer les camions, tracteurs et instruments aratoires, comptabiliser la quantité de lait produit, faire les inventaires, etc.

Petite anecdote : le 28 mai 1961, douze pouces de neige sont tombés sur Laterrière... mais aussi sur les 12 000 plants de tomates plantés la veille et sur les lilas en fleurs. À ma grande surprise, vers 11h la neige était toute fondue et les plants de tomates encore dressés. La nature nous a cette fois donné une grande inquiétude... et tout un spectacle!

J'ai laissé la ferme au mois de juillet 1961. J'aimais cela, mais mon patron n'était pas facile – disons cela ainsi.

Au mois de janvier 1961, j'avais écrit au directeur de l'Union régionale des Caisses populaires. Je n'avais même pas reçu d'accusé de réception. Pourtant, en juin, le directeur est venu à mon bureau de la ferme à Laterrière. «Es-tu toujours intéressé?, m'a-t-il demandé. Tu commences dans 15 jours.»

Je n'ai passé aucune entrevue. Il avait fait son enquête autrement.

Nous sommes déménagés à Métabetchouan. Claude est donc la seule à être née alors que je travaillais à la ferme à Chicoutimi et que nous habitons sur les lieux. À Métabetchouan, nous avons élevé trois beaux enfants et ma vie professionnelle a réellement pris son envol.

Nos enfants et petits-enfants

Nos enfants constituent sans l'ombre d'un doute notre plus grande richesse. Claude, Martin et Marie-Dominique sont responsables, ambitieux, honnêtes et croyants. La plus belle chose que l'on peut avoir, c'est l'amour de nos enfants. J'ai été comblé.

À notre époque, nous nous mariions dans l'objectif d'avoir des enfants par la suite. Quand Camille et moi nous sommes mariés, il allait donc de soi pour nous d'agrandir rapidement la famille. Lors de chacune des grossesses de Camille, nous étions tellement contents, tellement choyés par la vie. Je mettais sans cesse ma main sur le ventre de ma femme pour voir si les bébés bougeaient. Quel bonheur de ressentir un petit coup de poing de son enfant, toujours dans le ventre de sa maman!

Lorsque Claude est née, c'était un véritable trésor qui venait de voir le jour. Je me souviens qu'à mon retour du bureau, je jouais beaucoup avec elle. Elle adorait catiner et jouer des rôles de mère, même enfant. Elle a toujours été d'une douceur et d'un dévouement sans nom. Elle enseigne maintenant au préscolaire et primaire et elle traite chaque élève comme s'il était de la famille.

Claude a toujours beaucoup aimé la nature, les fleurs, les arbres. Je l'ai possiblement contaminée quelque peu!

Martin, notre seul garçon, me ressemblait tellement dès sa naissance que lorsque je suis entré dans la pouponnière, devant une douzaine de bébés, j'ai dit : « celui-là, c'est le mien ». Martin a toujours été très attentif aux besoins des autres. Chaque fois que Camille et moi sortions, nous revenions et il nous avait laissé un petit mot, une petite attention, sur notre lit.

Il est encore aujourd'hui très attentif à nous et fait régulièrement l'aller-retour Lévis-Chicoutimi en une journée pour venir nous voir, sa mère et moi.

Marie-Dominique, la cadette, est très délicate, attentive, toujours de bonne humeur. Je la vois encore monter l'escalier du Conserva-

toire, sautillant. La musique représente une bonne partie de sa vie. Enfant, Marie-Dominique venait au bureau de la Fédération avec moi et me demandait toujours pour avoir son propre bureau pour quelques heures. Elle imaginait qu'elle était directrice générale. Elle l'est éventuellement devenue, au Camp musical du Saguenay-Lac-Saint-Jean.

Elle s'intéresse aussi aux plantes médicinales... et maintenant au café! Elle est entrepreneure au Costa Rica, dans une plantation de café.

Camille a joué un grand rôle dans leur éducation, mais aussi pour assurer ma présence auprès des enfants... même en mon absence. Les moyens de communication n'étaient pas ce qu'ils sont aujourd'hui, mais Camille disait toujours aux enfants quel était mon horaire prévu pour la journée. Si j'étais à l'extérieur, ils savaient que j'avais une réunion ou que je participais à une formation, etc. Parfois, je devais quitter la maison pour cinq jours. Quand je revenais, c'était intense! Les enfants devaient sentir que je m'étais ennuyé d'eux.

Honnêtement, nous étions très exigeants. Pas de gâteries, pas de sucreries, pas de congés de devoirs... On disait à nos enfants qu'ils devaient agir en personnes responsables, même lorsqu'ils étaient jeunes, et ils le faisaient. Nos enfants ne nous ont jamais déçus. On entend souvent dire que l'éducation se passe avant l'âge de six ans. Nous avons beaucoup misé là-dessus, pour inculquer très jeune les bonnes valeurs à notre progéniture. Un enfant, c'est comme un arbre. Quand il voit le jour, tu dois le mettre droit tout de suite, sinon après il sera toujours croche.

Nous avons fait confiance à nos trois enfants à chacune des étapes de leur vie et ils ont mérité chaque parcelle de cette confiance.

Jean-Christophe, Daniel-Alexandre, Manuella, Florence et Julien sont venus agrandir la famille et la rendre encore plus complète. Nos petits-enfants sont aussi notre fierté, au même titre que nos enfants. Ils sont tous brillants, intelligents, intéressants et dignes de confiance.

Mon grand-père Arthur a tant fait pour moi que c'est aujourd'hui un plaisir de rendre la pareille à mes petits-enfants. Et, surtout, je comprends maintenant la fierté qu'il ressentait à nos côtés.

Le parcours professionnel des membres de la famille

Voici une présentation, en quelques lignes, de chaque membre de la famille.

Claude est née le 28 septembre 1960. Elle détient un baccalauréat en enseignement préscolaire et primaire de l'Université du Québec à Chicoutimi. Elle est aussi lauréate en piano de l'École Vincent D'Indy. Elle enseigne le piano à sa résidence à environ 15 à 20 étudiants par année. Ceux-ci ont obtenu en général de très bonnes notes à des concours et participent à des sessions de camps musicaux.

Son mari, François Gagnon (19-07-1959), détient une maîtrise ès sciences en économie rurale, option marketing, et travaille à la Fédération des caisses Desjardins du Québec où il occupe la fonction de conseiller principal au sein de la PVP Réseau des caisses et services aux membres et clients. Il est un mari et un père exceptionnel.

Ils ont trois enfants:

Jean-Christophe, né le 22 août 1986, détient une maîtrise en physique médicale. Il travaille au CIUSSS de Chicoutimi depuis 2011, au département d'oncologie. Il vient nous voir régulièrement au condo et chacune de ses visites nous fait grand plaisir.

Daniel-Alexandre, né le 5 octobre 1987, est détenteur d'une maîtrise en études internationales de l'Université Laval. Il a aussi terminé une maîtrise en histoire de l'économie au London School of Economics. Depuis septembre 2015, il a un emploi permanent au Ministère des Finances du gouvernement fédéral. Il songe à poursuivre ses études au doctorat. Il parle français, anglais, espagnol et allemand. Il est très ambitieux, travaillant, perfectionniste et philosophe à ses heures.

Manuella, née le 15 avril 1991, a obtenu un baccalauréat en piano au Conservatoire de musique du Québec à Québec et une maîtrise en administration et en gestion de projets coopératifs à l'Université du Québec à Rimouski, campus Lévis. Elle occupe un emploi au

Ministère de la Sécurité publique en gestion des menaces et des risques. Elle a participé à des sessions d'été au Camp Musical du Lac-Saint-Jean à Métabetchouan durant 15 ans. Elle y a enseigné trois ans et a même été monitrice.

Notre fils Martin est né le 21 avril 1964. Il a obtenu un baccalauréat en administration option marketing de l'Université du Québec à Chicoutimi. À l'âge de 24 ans, il a obtenu un premier emploi à la Confédération des caisses Desjardins du Québec en planification stratégique. Il a occupé ce poste pendant cinq ans. Il a été copropriétaire du Groupe Neurone incorporé durant 4 ans et demi, entreprise de produits promotionnels fabriqués au Québec pour le Mouvement Desjardins. Il a aussi été conseiller puis directeur général adjoint à la Fédération des Coopératives de services à domicile du Québec. Il a été directeur général de la Corporation du Vieux-Lévis durant six ans et a occupé le même poste à la Coopérative du Quartier Petit-Champlain à Québec. Il est copropriétaire de Publiko Marketing depuis 2012. Il s'agit d'un service de communication marketing aux entreprises.

Son épouse, Ginette L'Heureux, née le 28 juin 1966, a obtenu en 1997 une maîtrise en théologie de l'Université Laval. Elle est directrice en animation communautaire à la paroisse Saint-Joseph-de-Lévis et membre de l'équipe permanente de formation au Grand Séminaire de Québec.

Ensemble, ils sont membres depuis plus de 20 ans des Équipes Notre-Dame, un mouvement de spiritualité conjugale international. Leur engagement dans ce Mouvement les a conduit au service de responsables nationaux au moment où celui-ci connaissait un important essor au Canada. Ce faisant, ils ont participé à plusieurs rencontres internationales.

Martin a aussi été membre et président du conseil d'administration du Chœur polyphonique de Lévis. Il est impliqué dans diverses causes depuis longtemps, lui qui a été président de la cellule locale de l'Association internationale des étudiants en

sciences économiques et commerciales lors de ses études à l'Université du Québec à Chicoutimi.

Martin et Ginette ont deux enfants:

Florence est née le 7 juillet 1996. Après ses études collégiales au Cégep Lévis-Lauzon, elle a débuté son cours en psychologie à l'Université Bishop de Sherbrooke en 2016.

Julien, né le 22 novembre 1998, a terminé en juin 2016 son secondaire à l'École Marcelle-Mallette et débuté quelques mois plus tard ses études collégiales au Cégep de Lévis-Lauzon en histoire.

Notre cadette, Marie-Dominique, est née le 5 septembre 1971. Détentrice d'un baccalauréat en administration des affaires option marketing de l'Université du Québec à Chicoutimi, Marie-Dominique a tôt fait de travailler dans le domaine de la gestion. Elle a été directrice générale et artistique du Camp musical du Saguenay-Lac-Saint-Jean pendant 17 ans. Le camp a été médaillé en 2001 de l'UQAC, en plus de recevoir la cote de A (excellence) du Ministère de la Culture et des Communications en 2003, lors de l'évaluation nationale. Marie-Dominique avait auparavant œuvré chez Assurances Vie Desjardins et à l'Orchestre symphonique du Saguenay-Lac-Saint-Jean. Elle a aussi étudié au Conservatoire de musique à Chicoutimi.

Son conjoint, Martin Perron, est né le 07 juillet 1951. Il a fait son cours classique et ses études au Conservatoire de Québec en piano, en composition et en direction d'orchestre. Il a obtenu un baccalauréat en enseignement musical au primaire et secondaire.

Durant 20 ans à Montréal, il a été pianiste-répétiteur pour plusieurs compagnies de danse de ballet, dont cinq ans à l'UQAM. Comme compositeur, il a créé des trames sonores, des musiques de cinéma et de télévision. Il a été directeur musical de divers groupes, dont le Chœur Gospel de Métabetchouan. Il a enseigné trois ans à la Commission scolaire du Lac-Saint-Jean. Il a aussi été agent de

développement du Camp musical pendant près de 20 ans, en plus d'être juge dans de nombreux concours musicaux, dont le Festival du Royaume.

Début de ma vie professionnelle dans le Mouvement Desjardins

J'ai commencé à travailler pour le Mouvement des caisses Desjardins en 1961. Nous sommes en 2016, et je demeure convaincu que Desjardins représente la plus belle formule au monde sur le plan des structures. Certes, il s'agit aussi de la formule la plus difficile, parce qu'elle est démocratique, mais ces difficultés en valent amplement le coup.

Mon premier poste chez Desjardins a été celui d'inspecteur-propagandiste. À l'époque, nous utilisions le terme propagande et non le terme promotion. Je faisais donc la promotion de l'institution en plus d'ouvrir des caisses. J'assistais aux assemblées générales, je faisais des discours et je créais des caisses – une dizaine au total. Le côté inspecteur concernait la vérification des livres des caisses. On vérifiait si les remarques faites aux caisses par les inspecteurs de la fédération étaient respectées, si les situations problématiques étaient corrigées.

Après cinq jours au bureau à Métabetchouan, à apprendre les rudiments de mon métier, le directeur m'a dit : «Lundi matin, vous irez à Mistassini pour tenir la caisse pendant deux semaines. Le directeur a besoin de se reposer et vous le remplacerez.» La formation n'était pas très longue à l'époque!

Je ne comprenais pas tout ce que cette demande impliquait, mais j'y suis allé. Comme me l'avait demandé le directeur, j'ai d'abord rencontré le président de la Caisse de Mistassini pour avoir les clés et le numéro de la combinaison pour le coffre-fort. C'était la première fois de ma vie que j'ouvrais un coffre-fort. Je devais compter tout l'argent qu'il y avait à l'intérieur du coffre avant l'arrivée des premiers clients.

Je n'avais pas effectué la moitié de ma tâche lorsqu'un premier client a frappé à la porte. C'était un monsieur Rousseau, propriétaire d'un gros hôtel. «J'ai pas le temps d'attendre!», m'a-t-il dit, après que je lui aie expliqué que je devais tout calculer avant de le servir. Il avait dans les mains de grosses poignées d'argent.

Le directeur que je remplaçais connaissait tous les numéros de comptes par cœur, ai-je tôt fait d'apprendre. Or, moi je n'en connaissais aucun. M. Rousseau, comme il avait beaucoup d'argent, répartissait le tout dans les comptes de sa femme, de ses enfants, de telle et telle personne... Et, bien entendu, il ne connaissait lui non plus aucun numéro de compte! Il faut se rappeler qu'il n'y avait pas de caissières à l'époque. J'étais seul avec les clients. C'était extrêmement stressant pour le nouvel employé que j'étais.

Le soir venu, je me suis aperçu qu'il me manquait 260\$. À cette époque, les caisses ne payaient pas pour les déficits. Ça n'a pas été une journée payante, puisque l'on gagnait 80\$ par semaine. Toute la semaine, j'ai cherché où j'avais pu me tromper, mais je n'ai jamais trouvé. En une journée, je venais donc de «brûler» plus de trois semaines de paie.

Je ne me suis pas vanté de mon coup; personne ne l'a su. Quelque temps plus tard, je remplaçais un gérant qui se mariait, à Saint-Nazaire. Cette fois-là, il m'a manqué 126\$!

J'ai été inspecteur-propagandiste pendant sept ans. On vivait de nombreux problèmes qui ne pourraient plus survenir aujourd'hui, mais qui étaient notre réalité à ce moment. Par exemple, des gérants de caisse gardaient des chèques deux ou trois jours avant de les retirer, à la demande des clients, puis quand venait le temps de les déposer, les chèques étaient sans provision. Les chiffres n'arrivaient donc pas. Il fallait remédier à ce genre de situation, mais ce n'était pas une tâche facile, particulièrement dans les petits milieux, ou cette situation était presque «normale».

Les gérants de caisse étaient souvent les personnes les plus instruites de leur milieu, avec le curé. Entre 1960 et 1970, la caisse était le confessionnal. On réglait les problèmes des gens. On aurait mérité une allocation du gouvernement! On adressait des lettres pour Sears, Eaton, on préparait des chèques, signait pour ceux qui ne savaient même pas écrire leur nom... Dans les banques, ces gens étaient refusés, mais nous, nous les acceptions. Le problème en était vraiment un d'instruction. Une quatrième année forte, ça n'avait de fort que le nom!

Une autre situation fréquente était que des gens venaient tous les matins à la caisse, comme on va au bureau de poste, pour demander s'ils avaient des chèques qui étaient arrivés. Ils pensaient que des chèques arrivaient comme cela, comme une lettre. Il m'est arrivé, aussi, d'accueillir un monsieur qui était venu à la caisse avec une feuille pleine de chiffres. C'était les numéros inscrits sur ses billets de 100\$, ceux qu'il avait préalablement déposés. Il voulait les mêmes, pensant qu'on les mettait dans un casier en attente du retrait. Vraiment, à cette époque, les besoins en éducation économique étaient très grands.

Justement, après sept ans comme inspecteur-propagandiste, je suis devenu directeur du Service d'économie familiale. J'ai exercé ce poste pendant deux ans.

À l'époque, la Confédération des syndicats nationaux (CSN) avait engagé un économiste et faisait un tapage avec l'endettement. Des études avaient été faites par la CSN pour connaître le niveau d'endettement des employés d'Alcan. L'économiste allait à la télévision et décriait les caisses. Ça me fâchait!

Les travailleurs et la CSN ont même décidé de partir une caisse d'économie des travailleurs. C'était bien simple; les travailleurs devaient épargner pour pouvoir emprunter. L'intention était bonne. La formule qu'ils préconisaient pour arriver à l'épargne et au retrait était de faire un retrait directement sur la paie pour le déposer.

Je connaissais très bien le président du conseil central (régional) de la CSN au Saguenay-Lac-Saint-Jean, M. Claude Girard. Je l'ai rencontré dans une réunion de l'AFÉAS et je lui ai expliqué ma position. J'étais tanné que nous nous décriions, entre organisations qui prônaient la solidarité et la coopération. J'ai demandé à rencontrer tous les présidents des syndicats locaux de la CSN dans la région.

J'ai rencontré un total de 105 présidents en une semaine en janvier 1967. Je me suis fait froter les oreilles là! Ça me surprend que j'en aie encore. Je croyais profondément, et je crois encore, que nous devons nous asseoir avec eux pour les comprendre. Je leur ai permis de se vider le cœur. Après ces rencontres, nous n'avons plus eu une seule demande pour créer une caisse d'économie.

Mon patron durant cette période ne m'encourageait pas du tout à faire une telle démarche. Il était même contre. Ce qui était dit, c'était que ces gens étaient «des innocents qui ne comprennent rien». Ce sont des blocages interinstitutionnels déplorables.

Dans le cadre de mes fonctions à l'économie familiale, j'ai aussi monté un cours de 30 heures, par le truchement des commissions scolaires régionales. On y montrait tout ce qui a trait à l'économie, en passant du contexte socio-économique aux dépôts, aux retraits, aux assurances, etc.

Durant la première année du cours, 1 200 personnes l'ont suivi. Au total, au moins 5 000 ou 6 000 personnes ont reçu cette formation. Nous avons toutefois constaté que la plupart des personnes qui suivaient les cours administraient déjà bien leurs finances.

J'ai aussi donné un cours sur la préparation au mariage à des dizaines de groupes. Bien souvent, les gens s'apprêtaient à se marier mais ne s'étaient jamais parlé d'argent! Combien voulez-vous mettre pour l'habillement pour le mariage? Pour le voyage de noces? Pour la réception? Pour la bague? Des dizaines de questions pertinentes peuvent – et doivent – être posées à ce sujet. Il m'est arrivé de constater qu'un homme voulait mettre 200\$ pour la bague de sa femme, alors que cette dernière souhaitait en recevoir une de 10 000\$!

L'écart entre les désirs de l'un et de l'autre était souvent considérable. Des dizaines de personnes sont venues me voir, des années après avoir suivi ce cours, en me remerciant. Elles me disaient qu'elles se seraient endettées à outrance si elles ne m'avaient pas rencontré sur leur chemin.

J'ai aussi donné des cours à des retraités d'Alcan. Je les ai surpris pas mal! Ils pensaient, eux, pouvoir garder le même train de vie à leur retraite que durant leurs années au boulot!

Je pense avoir fait œuvre utile dans le domaine de l'éducation. J'ai une formation comptable, mais la comptabilité, j'avoue avoir trouvé ça plate assez rapidement. J'aimais mieux l'enseignement, la pédagogie, le monde, que les chiffres.

J'ai ensuite passé au Service d'éducation à la coopération.

Ce qu'il y a de formidable, selon moi, dans mon parcours, c'est que grâce à mes convictions profondes, mes témoignages, j'ai réussi à faire changer les choses. Faire changer des choses dans le Mouvement Desjardins, et dans la société également.

La coopération avec Desjardins, que ce soit sur le plan local, régional ou provincial, c'est un moyen de s'entraider sur le plan économique. Ça peut ressembler beaucoup à ce que les banques font, mais la philosophie est différente. Une caisse, c'est une structure démocratique. Il en coûte 5\$ pour devenir membre-copropriétaire, mais ce n'est pas un coût, c'est un placement. Dans les banques, les actionnaires sont des personnes qui mettent de grosses sommes et ramassent les profits (aussi de grosses sommes). Nous, tous les profits sont retournés aux membres sous forme de ristourne. On ne parle pas de grenailles, on parle de dizaines de millions annuellement à l'échelle provinciale.

Nous avons le défi de faire compétition aux banques, qui sont agressives.

Personnellement, je n'ai jamais eu de problème à fonctionner dans la structure du Mouvement. Il faut par contre apprendre à être patient, avec la démocratie.

Piscine et syndrome post-polio

Quand tu parviens à acquérir une certaine qualité de vie après avoir été atteint par une maladie comme la poliomyélite, tu penses être enfin tiré d'affaires. Et puis, un jour, tout bonnement, tu recommences à subir des pertes musculaires majeures. Là, plus que n'importe quand auparavant, tu comprends que cette maladie te suivra toute ta vie...

En 1975, alors que j'étais directeur du Service des communications et du développement à la Fédération, j'ai vécu les premiers effets du syndrome post-polio. J'étais très inquiet pour le futur, sachant à quel point la polio avait été difficile à combattre. J'avais de moins en moins de force.

Cinq ans plus tard, j'ai découvert les services de PolioQuébec, un organisme qui soutient les gens qui ont été atteints de la polio, ainsi que leur entourage, en leur offrant des ressources et de l'information. J'ai moi-même décidé d'informer d'autres victimes de la polio, sachant que dans la seule région du Saguenay-Lac-Saint-Jean, 650 personnes avaient été atteintes en 1954.

J'ai donc formé un groupe ad hoc pour réaliser une séance d'information d'une journée avec des ressources de PolioQuébec, dont la Dre Doria Trojan. Nous avons préparé un document de base et tenu une conférence de presse pour informer le public. J'ai réalisé de nombreuses entrevues pour les journaux, la télévision et la radio.

Le jour de la séance d'information, à ma grande surprise, nous étions au-delà de 125 personnes provenant de la région, et même de Chibougamau et de la Côte-Nord, afin d'entendre les conférenciers-spécialistes.

Nous avons par la suite convenu d'adresser une lettre à tous les médecins de la région pour leur offrir la documentation de base préparée

spécifiquement pour eux. Ainsi, lorsque des patients souffrant du syndrome post-polio iraient les voir, ils seraient mieux informés.

Personnellement, après avoir obtenu tant d'information, j'ai décidé de passer à l'action pour ma propre santé. L'exercice de la natation me semblait le plus approprié compte tenu de la diminution drastique de ma capacité musculaire. La natation est efficace pour améliorer la musculature, mais aussi très pratique.

J'ai donc décidé de construire une piscine intérieure annexée à notre résidence, à Métabetchouan. J'ai organisé une corvée avec des amis et la construction de 44 pieds par 24 pieds a débuté. Durant l'hiver, un menuisier d'expérience a complété ce qu'il restait à faire, en trois mois.

Pendant 26 ans, j'ai fait 50 longueurs le matin et 50 longueurs le soir, sept jours par semaine. Cet exercice me demandait beaucoup d'énergie, le matin pour me réveiller, me stimuler et dégorger mes muscles ankylosés, le soir pour enlever le stress de la journée et me détendre pour mieux dormir.

J'ai suivi mon programme à la lettre. Je nageais l'équivalent de 3300 pieds par jour. J'ai donc fait, en 26 ans, plusieurs traversées du lac Saint-Jean... dans ma piscine!

En plus, la piscine servait de salle de jeux pour les petits-enfants. Nous avons aussi accueilli des personnes ayant besoin d'exercice, comme des gens atteints de la sclérose en plaques, des handicapés de la polio, des convalescents après une fracture, etc. La température de la piscine était tenue entre 80 et 90 degrés Fahrenheit, tout cela pour un coût de 1500\$ par année.

La piscine servait de masse thermique durant la période très froide. La température de l'eau de la piscine permettait de maintenir la température ambiante de la maison et de l'espace piscine pendant 15 jours. Compte tenu des taux d'électricité à double tarif d'Hydro-Québec, cette situation permettait une économie, et ce avec une gestion serrée.

Direction générale

Même si j'ai continué à ressentir les effets du syndrome post-polio, cela ne m'a jamais empêché d'accomplir les tâches reliées à mon travail dans le Mouvement. En 1977, comme 20 autres personnes, j'ai envoyé mon curriculum dans le but de devenir directeur général de la Fédération des Caisses populaires Desjardins du Saguenay-Lac-Saint-Jean. J'aurai finalement occupé ce poste jusqu'en 1994.

Parmi les personnes auxquelles j'étais «confronté», il y avait un docteur en administration. Ce n'est donc pas mon cheminement scolaire qui m'a permis d'obtenir le poste!

Après une présélection, nous étions cinq pour l'étape des entrevues. J'ai décidé de privilégier une approche qui consistait à dire ce que je pouvais apporter à la Fédération, et non à essayer de me vendre comme tel. Le directeur général précédent était conservateur, prudent. Il avait fait ce qu'il fallait faire pour l'époque, mais je désirais maintenant arriver avec une philosophie nouvelle. Mon message était très positif et, malgré mes 43 ans, je démontrais beaucoup d'assurance.

C'est M. Rosario Rainville, de Saint-Prime, qui m'a annoncé que j'étais le nouveau directeur général de la Fédération. Il était président du conseil d'administration. Pour ne pas que des fuites surviennent, tout le personnel l'a appris en même temps... y compris moi! Disons que je ne pouvais pas refuser.

J'étais vraiment fier, content, de cette nomination. Bien entendu, comme chaque fois qu'une personne est nommée à un poste convoité, d'autres personnes sont mécontentes. Ce sont des choses normales. Tout le monde reconnaissait néanmoins ma foi en la coopération. J'ai d'ailleurs eu des tonnes de lettres de félicitations.

En même temps, j'ai eu l'impression de monter sur le pignon d'une maison : je pouvais me faire tirer des mottes des deux côtés. Ç'a été un beau défi, que j'ai relevé vite.

J'ai rapidement voulu organiser un congrès régional des Caisses. Ce congrès avait été précédé par beaucoup de formation des administrateurs. J'ai toujours misé sur la formation, l'éducation. J'étais d'ailleurs allé en Bretagne, où j'avais pu admirer tous les efforts mis dans ce domaine. J'avais même vu les premiers guichets automatiques, ce qui m'avait fortement impressionné. J'avais l'impression de voir le futur! Au congrès, nous avons discuté de tous les points que je voulais améliorer. Tout le monde avait acheté ma vision des choses, à mon grand bonheur. Je me sentais en confiance parce que je sentais que les gens me faisaient, justement, confiance.

J'ai aussi voulu comprendre la philosophie des banques afin de leur livrer une plus grande compétition. J'ai donc embauché un homme qui travaillait au siège social de la Banque nationale à Montréal, Gilles Turgeon, comme directeur des finances et du crédit. Il était tellement dynamique qu'il me faisait passer des nuits blanches.

J'ai également embauché trois autres hommes qui travaillaient pour différentes banques (Banque Royale, Banque de Montréal et Banque Nationale). On voulait comprendre la philosophie de ces banques. Il fallait offrir des services d'épargne et de crédit équivalents à ceux offerts par les banques. C'est pour cela que la formation était importante. Quand un employé partait, on le remplaçait par quelqu'un qui avait une bonne formation. Quand j'ai pris ma retraite, on prêtait 3M\$ par jour aux entreprises. Nos employés devaient donc être très compétents afin de ne pas faire prendre des risques inutiles aux entrepreneurs. Aujourd'hui, le Mouvement a changé énormément, avec des avocats qui surveillent tous les contrats, des spécialistes du crédit, etc.

Le changement, toutefois, ne se fait pas en claquant des doigts dans un aussi gros mouvement. Mes idées passaient en général après quinze ans de travail. Il faut être patient, appliqué. Par exemple, ma dernière idée qui s'est concrétisée concernait le financement des automobiles aux points de vente. Comme les caisses sont moins

contrôlées que les succursales bancaires, elles sont maintes fois les plus avant-gardistes du Mouvement. Ce sont elles qui ont d'abord voulu accepter les prêts auto. En haut lieu, on me disait que ce n'était pas dans la philosophie du Mouvement.

Avant, les gens qui allaient dans les garages pouvaient faire une démarche auprès de leur banque afin de recevoir un prêt. L'équivalent n'était pas vrai dans les Caisses. Lors de l'achat de ma première voiture neuve, payée 1 600 \$, la caisse n'avait pas voulu me prêter. Je m'étais tourné vers la banque, comme la majorité des gens.

Lorsque j'ai été nommé directeur général, avec mon exemple en poche, j'ai eu tôt fait d'apporter ce point à la table. Le changement s'est concrétisé au milieu des années '80.

Quand j'avais un obstacle, lors de rencontres avec les directeurs généraux des autres régions, je leur disais : «un jour vous allez accepter». Je suis un Bélier après tout. Un Bélier, ça ne recule pas; ça pousse par en avant.

Aujourd'hui, Desjardins finance l'automobile, les meubles... pratiquement n'importe quoi!

Je terminerai ce chapitre en mentionnant l'une de mes fiertés comme directeur général. Quand je suis entré en poste, j'avais 30 employés sous ma gouverne. À mon départ pour la retraite, ils étaient 80, tous des spécialistes. Nous avons embauché des agronomes, des ingénieurs forestiers, des fiscalistes. Je crois fermement que nous avons besoin d'avoir des spécialistes dans plusieurs domaines, et non pas seulement en finance, puisque la réalité des membres est diversifiée et que nous devons bien la comprendre.

Trois expériences intéressantes

J'ai participé à des centaines d'assemblées générales des différentes caisses de la région au fil du temps, ainsi qu'à plusieurs assemblées de fondation. Des histoires à raconter, j'en aurais donc des dizaines. Je me concentrerai par contre sur trois, question de synthétiser un peu.

Caisse de Lac-Bouchette

La Caisse de Lac-Bouchette est un cas exemplaire, dont j'ai longuement parlé tout au long de ma carrière.

En 1964, le service d'inspection et de propagande de l'Union régionale, dont je faisais partie avec M. André Doucet, avait aidé à faire les écritures de fin d'année et à calculer les intérêts sur l'épargne. À ce moment, la Caisse de Lac-Bouchette versait des taux d'intérêt plus bas que la concurrence, ce qui était désavantageux pour les membres et inacceptable comme institution.

Nous avons étudié la situation de cette communauté de manière approfondie, ce qui nous a permis de constater à quel point les difficultés vécues par la population étaient grandes. Le milieu forestier était en perte de vitesse, le chômage était très élevé, tout comme le bien-être social, la population était généralement peu qualifiée, certaines personnes ne sachant pas lire ni écrire, et il y avait un désintéressement et un défaitisme manifestes. Sans surprise, l'épargne était faible et la Caisse ne faisait que très peu de prêts.

Nous avons tôt fait de constater, de surcroît, qu'environ 500 000 \$ provenant de citoyens de Lac-Bouchette étaient déposés dans d'autres institutions financières.

Devant ces constats, nous avons rencontré le président de la Caisse, M. Léopold Marcoux, pour lui dire que la Caisse devait arrêter ses opérations. M. Marcoux, un homme de jugement et

responsable, a refusé. Il a convoqué la population à une assemblée spéciale, après la messe du dimanche. La rencontre a eu lieu au sous-sol de l'église.

M. Marcoux a dit aux membres : « Je crois que nous devons tenter sérieusement de sauver notre caisse. Une partie de votre argent est chez nos concurrents. Il faut y croire et prendre des engagements, puisque nos besoins sont grands. Tous ensemble, nous pouvons réussir. De plus j'ai pensé à quelqu'un qui a la compétence pour nous aider à relancer les opérations. Si vous me donnez une réponse positive aujourd'hui, avec l'Union régionale, les administrateurs et le personnel, je prendrai tous les moyens pour réussir et vous faire connaître régulièrement l'évolution de la situation.»

Les membres se sont rapidement engagés dans le processus, refusant de perdre leur Caisse. M. Marcoux a rencontré M. Fernand Gaudreault, qui était mesureur forestier et barbier à temps partiel, pour lui demander de devenir le gérant de la Caisse. M. Gaudreault a alors dit à M. Marcoux qu'il pourrait parler aux membres pendant leur coupe de cheveux! Il leur faisait remplir les papiers d'usage des dépôts et des prêts dans son salon de coiffure! C'était une autre époque, mais ça fonctionnait visiblement très bien, puisque l'épargne est passée de 160 000 \$ à 300 000 \$ en l'espace d'un an. Les prêts ont augmenté dans les mêmes proportions.

Un an plus tard, le nouveau gérant, M. Gaudreault, m'a fait part d'une démarche personnalisée très pratique, engageante et éducative. Il invitait, un par un, les chômeurs et les personnes bénéficiant de l'aide sociale dans son bureau. Il leur posait différentes questions, selon leur situation. «Comment te sens-tu avec ta situation financière actuelle?» «Si je t'aidais, serais-tu prêt à t'engager?» «Qu'est-ce qui t'empêche de trouver un travail?» Il a tôt fait de constater que les gens étaient pris dans un engrenage. Les travailleurs forestiers, en outre, avaient besoin d'argent pour se rendre à Chibougamau afin de dénicher un emploi, mais n'avaient pas les sommes nécessaires pour payer les réparations de l'auto, l'essence et la scie mécanique. Ils devaient aussi payer le

logement, une fois rendus à Chibougamau. Bref, ils n'avaient pas les moyens de commencer à travailler! Le montant qui leur était nécessaire avoisinait presque toujours 1 500 \$.

M. Gaudreault, fort intelligent et débrouillard, a proposé à de multiples chômeurs de les défendre devant la Commission de crédit à la condition que les travailleurs lui fournissent au fur et à mesure les factures prouvant que le prêt de 1 500 \$ a servi à acheter l'essence, la scie mécanique, etc.

Cette initiative a été couronnée de succès. Cinq ans plus tard, Lac-Bouchette avait un tout nouveau visage, avec de nombreuses constructions neuves. C'est grâce à la philosophie des Caisses populaires Desjardins et au dévouement de ce gérant de caisse astucieux que Lac-Bouchette a pu se sortir du marasme économique et social dont il faisait les frais.

Mashteuiatsh

L'une des plus grandes réussites de ma carrière a été l'ouverture d'une caisse populaire Desjardins à Mashteuiatsh.

Il s'agit d'un projet pour lequel j'ai dû me débattre, parce que le Mouvement était résistant à l'idée d'ouvrir des caisses sur des réserves amérindiennes. Lorsque j'ai fait connaître mes intentions au comité des directeurs généraux, ceux-ci ont réagi négativement. N'en déplaise à certains, je l'avais dans la tête!

Le leadership de Joseph Gill, un sage, a fait toute la différence dans ce dossier. Lors de l'assemblée de fondation de la Caisse, sa présence a été déterminante, et c'est le moins que l'on puisse dire.

Devant les 45 personnes présentes, mon collègue M. Arthur Bourdeau a livré un magnifique exposé sur l'importance d'une caisse et les exigences reliées à sa fondation et son fonctionnement. Après son discours, il a informé les personnes présentes que 12 signatures seraient nécessaires pour la demande d'incorporation.

Personne n'a bougé. Personne ne s'est levé. Toute la salle est restée impassible.

M. Gill a alors fait un léger signe de la tête à l'assistance. D'un bloc, tous se sont levés et sont venus signer. Il a même fallu ajouter une feuille vu le trop grand nombre de signataires!

La Caisse a ouvert en mai 1965. M. Gill avait accepté de prendre des dépôts dans sa maison, mais il avait été convenu que la Caisse n'accepterait pour quelque temps que les dépôts d'épargne. Deux semaines après la fondation, je suis allé rencontrer M. Gill afin de savoir comment l'épargne – et la Caisse tout entière – se portait. J'ai compté l'encaisse et constaté qu'il manquait de l'argent. Certain de son honnêteté, je lui ai demandé s'il a prêté de l'argent. «Oui», m'a-t-il répondu.

Je ne voyais pourtant ni écritures ni reconnaissances de dettes à cet égard. Inquiet, je lui ai demandé s'il avait des notes à ce sujet. Il a alors sorti un petit carnet noir de la poche de sa chemise. «N'avez-vous pas peur de perdre de l'argent?» «JAMAIS.» Et il avait raison.

Souhaitant de tout cœur que cette caisse fonctionne, j'allais tous les deux samedis exercer un contrôle et encourager M. Gill. La croissance de l'épargne est passée après trois ans de 100 000 \$ à 300 000 \$ et les prêts personnels ont progressé selon les normes.

D'autres embûches sont toutefois survenues, en outre en raison du fait que les Amérindiens ne peuvent donner de garanties hypothécaires puisque le terrain sur lequel est construite leur maison est un bien collectif de la Réserve. Ainsi, lors du passage d'inspecteurs de la Fédération du Québec, ceux-ci ont constaté que des prêts étaient faits pour des maisons, sans garanties hypothécaires.

Eugène Roy a pris le dossier pour demander à la Fédération du Québec, en particulier M^e Rita Bédard, de rencontrer le responsable du ministère des Affaires indiennes afin de trouver une solution. Aux dires du ministre, il n'y avait rien à faire.

Avec des représentants de la Caisse, nous avons par la suite rencontré le Conseil de bande afin qu'il garantisse les prêts pour les maisons, car il faut être propriétaire du terrain pour donner une garantie hypothécaire. Le Conseil, qui a de grands pouvoirs incitatifs sur sa population, a accepté.

Après cinq ans d'existence, la Caisse avait 3M\$ d'épargne pour une moyenne de 1 500 \$ par membre. Elle a contribué au développement social, économique et culturel de Mashteuiatsh.

Lors de la fondation de la Caisse, la localité n'avait pas de services d'aqueduc, pas d'égouts, pas de lumières dans les rues, pas de cimetière, pas d'asphalte, rien. Il y avait bien un magasin «Hudson Baie», mais les Amérindiens n'avaient pas moyen d'y négocier leurs achats.

Ils remettaient leur chèque au gérant du magasin et ils ne pouvaient qu'acheter l'équivalent du montant du chèque. Quelques années après la fondation de la Caisse, ils ont acheté l'immeuble de «Hudson Baie» et ont créé leur propre coopérative de consommation! Aujourd'hui, je peux dire sans craindre de me tromper que les Amérindiens sont capables d'épargner et d'emprunter, car ils sont conscients que l'argent qui est placé à la Caisse est à eux collectivement. Avis à ceux qui n'y croyaient pas.

Caisse de Roberval

Une situation particulière s'est produite en 1974 à l'assemblée générale annuelle de la Caisse populaire de Roberval lorsque le père Normand Breault, clerc de Saint-Viateur, a demandé à la Caisse de faire des prêts sans intérêts.

Le père Breault était dégagé par sa communauté pour s'occuper des personnes à faibles revenus. Il a expliqué à l'assemblée que certains citoyens robervalois n'avaient pas la capacité d'emprunter, mais qu'ils seraient capables de verser de petits montants. Et ce n'était pas pour des dépenses abusives, assurait-il, mais bien pour des nécessités comme un réfrigérateur ou un poêle.

Le président de l'assemblée, le notaire Léonce Lévesque, a eu tôt fait de féliciter le père Breault d'avoir informé l'assemblée de cette situation. Or, la Caisse prête avec intérêts parce que les épargnants ont besoin d'un retour sur leurs épargnes. À titre d'exemple, la veuve qui a hérité de 10 000 \$ a besoin de ce petit revenu supplémentaire d'intérêts pour finir d'élever ses enfants.

Comme j'étais présent à l'assemblée, j'en ai profité pour lancer une idée. J'ai demandé aux membres si certains d'entre eux accepteraient de

déposer de l'épargne dans un compte spécial, pour cinq ans, et de renoncer aux intérêts pour répondre aux besoins de dizaines de leurs concitoyens. Plusieurs membres ont applaudi!

Le président a donc demandé au gérant de la Caisse, René Laplante, de prendre les moyens pour percevoir ces dépôts sans intérêts et de mettre sur pied une commission consultative du crédit pour étudier les nouvelles demandes de crédit.

À la grande surprise de tous, après un mois il y avait près de 100 000\$ de dépôts. La Caisse a ainsi pu accepter de petits prêts.

Après un an d'épargne, les sommes avaient encore augmenté. Les pertes sur ces prêts ont été presque nulles. Bien entendu, les initiateurs de cette demande ont continué à suivre les gens à faibles revenus et à poursuivre l'éducation.

Conseil régional de l'intercoopération

Le Conseil régional de l'intercoopération a vu le jour en 1973, après quelques tentatives infructueuses de la CSN régionale. Lors d'un rassemblement de coopérateurs, la tenue d'une assemblée de formation du CRI a été proposée. La majorité a accepté, de sorte qu'un comité ad hoc a été créé afin de préparer l'assemblée de formation et de déterminer la structure et la représentativité au sein du CRI.

L'assemblée générale des coopératives, mutuelles et instances éducatives a été un succès. Nous avons pu mettre sur pied un comité exécutif de six permanents prêtés par secteur coopératif désigné par leurs instances. Des comités par secteur (Lac-Saint-Jean-Est, Lac-Saint-Jean-Nord, Lac-Saint-Jean-Sud, Saguenay Ouest, Saguenay Centre et Saguenay Est) ont aussi été conçus afin d'assurer la représentativité. Les comités devaient tenir des réunions ayant pour but de mieux se connaître, de développer des projets, de se donner un plan d'action, etc.

Il y avait aussi un comité exécutif de permanents prêtés ayant pour fonction de proposer et d'exécuter des demandes du conseil d'administration. Ces demandes pouvaient concerner l'épargne, les assurances ou le secteur agricole autant que la consommation, l'habitation, les institutions scolaires et le domaine forestier.

Cette expérience a suscité beaucoup d'enthousiasme et d'initiatives nouvelles et prometteuses. Après cinq ans d'existence du CRI, et l'embauche d'un directeur, j'ai démissionné pour me concentrer à la direction régionale de l'Union régionale. C'est non sans avoir un pincement au cœur que j'ai laissé cette équipe dynamique.

Le directeur du CRI est décédé quelque temps plus tard et le Conseil a ralenti ses activités, avant de complètement disparaître au milieu des années '70. Par contre, j'ai pu constater qu'une plus

grande harmonie entre les coopératives a persisté, même après la disparition du CRI.

Je demeure convaincu que le besoin est toujours présent et qu'une nouvelle organisation pourrait reprendre vie. L'intercoopération est un principe de la coopération, mais demeure complexe à vivre.

Comité des affaires sociales de l'Assemblée des évêques du Québec

En 1978, le conseil d'administration de la Fédération des Caisses Desjardins du Québec m'a délégué au Comité des affaires sociales de l'Assemblée des évêques du Québec. Cinq évêques et deux laïques formaient ce comité dont l'objectif de travail était d'étudier un problème social afin d'écrire un projet de lettre annuelle qui s'adresse à toutes les paroisses de la province. Cette lettre est envoyée le 1er mai, Journée internationale des travailleurs.

La lettre de 1977 portait sur le thème de Deux Québec en un. Pour l'année 1978, le thème était «La coopération, source de développement».

Le travail du Comité consistait au départ à consulter des personnes d'institutions actives dans les milieux coopératifs, syndicaux et socio-économiques afin de déterminer une priorité concernant les problématiques sociales. Ensuite, nous devions nous entendre sur une synthèse puis sur un projet de lettre à être soumis à l'Assemblée des évêques. Ce dernier adressait la lettre aux curés de toutes les paroisses québécoises.

J'ai trouvé cette implication tellement intéressante et instructive. Je dirais que j'ai eu l'impression de faire l'équivalent d'une année d'études en sciences sociales!

Voici la liste des personnes avec lesquelles j'ai travaillé au sein de ce comité :

Comité des affaires sociales:

Mgr Bernard Hubert, du diocèse de Montréal,
Mgr Jean-Guy Hamelin du diocèse d'Amos,

Mgr Jean-Marc Fortier du diocèse de Sherbrooke,
Mgr Jean Langevin du diocèse de Ste-Hyacinthe,
Le Père Lortie représentant du monde ouvrier,
Mme Marthe Legault représentante des femmes,
Sr Gisèle Turcot sociologue.

Mgr Hubert et Sr Gisèle Turcot étaient respectivement président et secrétaire du comité.

Comité consultatif:

Coopérateurs: Iréné Bonnier, Gilles Arès, Jean-Joseph Marcotte,
Yvon Daneau, Paul-Émile Charron, Louis-Philippe Poulin,
Alfred Rouleau, Yolande Laviolette, Madeleine Joubert.

Autres: François-Albert Angers, Marcel Laflamme,
Claude Beauregard,
Claude Beauchamp, Bernard Landry, Père Normand Breault.

Équipe de rédaction: Un évêque, Pierre Chouinard et Gisèle Turcot.

Jumelage avec le Crédit Mutuel de Bretagne

En 1981, je me suis rendu chez nos Cousins français pour profiter d'une entente cadre de mission d'études intergouvernementales Québec—France. J'y ai rencontré M. Pierre Pailler, directeur du développement et de la planification stratégique à la Fédération du Crédit Mutuel de Bretagne, afin de vérifier son intérêt concernant un jumelage entre nos deux organisations. Je souhaitais connaître leurs réalisations en matière de planification stratégique, de communication et marketing, ainsi que de technologie de l'information.

En 1983, l'entente de jumelage a été signée à Métabetchouan entre le Crédit mutuel de Bretagne et la Fédération des Caisses Desjardins du Saguenay-Lac-Saint-Jean. Les principes de l'entente ont été élaborés par toutes les parties. Nous avons choisi deux banques pour notre mission, soit La Banque du crédit agricole et le Crédit mutuel.

Je me suis rendu à Paris, où nous avons visité les sièges sociaux nationaux des deux banques. Durant cette mission, nous avons aussi visité des Caisses et les Fédérations régionales de la Vendée et de la Bretagne. Toutes les entreprises rencontrées nous ont réservé un accueil exceptionnel.

Sur le plan technologique, nous avons été impressionnés par l'avancée des technologies, dont l'informatisation de la comptabilité, des guichets automatiques et des transactions entre les caisses.

Ce jumelage a duré 20 ans et a été révélateur et inspirant, même si la France et le Québec sont bien différents. Il a permis aux employés-cadres de prendre une part active dans le développement des compétences et des services. Il s'agissait, à mon avis, d'investissements très productifs.

Collaboration avec le Burkina Faso

En août 1983 est née une collaboration entre la Fédération du Saguenay-Lac-Saint-Jean et le Burkina Faso. Depuis plusieurs années, nous accueillons des visiteurs, particulièrement d'Afrique et d'Amérique du Sud, venus en missions d'études, mais nous ne les revoyons plus par la suite. J'avais l'impression que nous les aidions peu. J'ai donc suggéré à Desjardins Développement International une collaboration avec un seul pays que nous pourrions aider à court et long terme. Des personnes pivots pouvaient donc venir à nous et nous pouvions aller à elles. Le développement comprend plusieurs problèmes successifs qui nécessitent un support dans le temps et un processus éducatif sérieux.

Ce jumelage a pris une forme qui tenait compte des besoins du milieu et du degré de capacité d'adaptation de chacun afin d'établir une confiance réciproque et fructueuse.

Après 30 ans, des collaborations à distance et spécialisées avec des ressources multiples existent toujours. Au total, 185 caisses populaires ont été mises en place au Burkina Faso. Ces caisses comptent 1 960 000 membres et 3 000 dirigeants élus. On parle, de 1983 à 2014, de 250M \$ d'épargne, de 174M \$ de prêts et de 359M \$ d'actifs.

Eugène Roy, de Métabetchouan, a joué un rôle très important. Aujourd'hui, il s'est lié d'amitié avec plusieurs personnes au Burkina Faso et continue de faire du conseil stratégique, ce qui est très apprécié là-bas.

Ordre national du Québec

J'ai appris qu'une démarche avait été faite pour que je sois nommé à titre de Chevalier de l'Ordre national du Québec le jour même de l'annonce officielle de ma nomination!

C'est M. Bernard Angers, recteur à l'Université du Québec à Chicoutimi, qui a soumis ma candidature.

Quelques années auparavant, j'avais été nommé par le ministre de l'Éducation comme administrateur au conseil d'administration de l'Université du Québec à Chicoutimi. J'y ai exercé deux mandats de trois ans qui ont été prolongés d'un an, pour un total de sept ans. Annuellement, j'étais aussi élu par le conseil d'administration pour siéger au comité exécutif.

J'ai également été désigné par le conseil pour siéger à des comités tels que ceux pour la sélection des cadres, pour une collecte de fonds de 8M \$, pour des projets de constructions de pavillons et pour le plan de redressement de la situation financière.

Pour toutes ces contributions et pour d'autres raisons, M. Bernard Angers a présenté en octobre 1996 ma candidature à l'Ordre national.

Un parchemin m'a été remis le 30 avril 1998 au Salon bleu de l'Assemblée nationale par le premier ministre de l'époque, Lucien Bouchard, lors d'une cérémonie protocolaire. Sur le parchemin, on peut lire : « En témoignage de la fierté qu'inspire au peuple du Québec, le mérite exceptionnel de son action. »

Cet hommage m'a grandement impressionné. J'ai reçu des félicitations par dizaines des quatre coins du Québec. Ces témoignages m'ont permis de reconnaître des caractéristiques insoupçonnées de ma vie, découlant de ma volonté de progresser.

Ordre du Mérite coopératif québécois

Le Conseil de la coopération du Québec m'avait auparavant reçu membre du Mérite québécois, en 1995.

« Le Conseil reçoit M. Jean-Eudes Bergeron (...) en considérant sa participation remarquable à l'essor de la coopération, et lui octroie les privilèges et les honneurs accordés aux membres de l'Ordre», pouvait-on lire.

Cette reconnaissance couronnait tous les efforts que j'ai faits afin de mettre l'économie au service de l'humain, et non l'inverse. Dans mes actions, j'ai toujours reconnu cette force de la coopération et ses bienfaits. Je me trouve chanceux d'avoir pu mettre ces bienfaits au service des autres.

Maison Jean-Eudes Bergeron

Je me plais souvent à dire que je suis un coopérateur né. Je le dis sans prétention. Je le dis simplement parce que c'est vrai : je suis né pour coopérer. Je l'ai fait toute ma vie durant et ça me rend très fier. Même si j'ai la coopération dans le sang, je n'aurais jamais pensé que l'entreprise d'une coopérative allait un jour porter mon nom!

C'est pourtant ce qui s'est produit en mars 2014 alors que la Maison Jean-Eudes Bergeron a été inaugurée à Alma.

Elle a été ainsi nommée parce que plusieurs années auparavant, j'avais fondé la Coopérative de services à domicile Lac-Saint-Jean-Est. Bien entendu, on ne travaille pas dans l'objectif d'être reconnu. On travaille pour la communauté, on travaille pour faire avancer les choses. Toutefois, quand j'ai appris que mon nom allait être apposé à cette maison en ressource intermédiaire pour personnes ayant des déficiences physiques, j'étais très flatté et heureux.

L'histoire de la Coopérative de services à domicile Lac-Saint-Jean-Est a débuté en 1995, alors que je venais de prendre ma retraite. J'ai rencontré M. Rosario Tremblay, alors âgé de 95 ans, que je connais depuis 1957. Il a travaillé 50 ans pour le Mouvement Desjardins. Il est un coopérateur aussi vaillant que visionnaire. Il venait de démarrer une coopérative de services à domicile à Lévis. Il m'a parlé avec enthousiasme de ce projet. J'avais à ce moment d'autres plans... comme celui de m'occuper de mes domaines à Métabetchouan. M. Tremblay était toutefois extrêmement motivé et j'avais vu à quel point il avait toujours la passion de la coopération. D'ailleurs, cinq ans après cette rencontre de 1995, il a démarré une fédération qui regroupait les 33 coopératives québécoises en services à domicile. J'ai éventuellement remplacé M. Tremblay comme président de cette fédération.

Ces coopératives étaient importantes puisque le travail dans ce domaine était majoritairement au noir, au salaire minimum, sans protection pour les employés qui n'avaient pas droit au chômage, à l'assurance maladie, à la régie des rentes, à la CSST, etc. La mise sur pied des coopératives permettait de structurer le tout.

Lorsque j'ai pris la présidence de la Corporation de développement économique de Métabetchouan, en 1995, j'ai décidé de me lancer dans l'aventure, à l'exemple de M. Rosario Tremblay. En tant que président de la Corporation, je voulais montrer l'exemple. Après avoir étudié la question, je croyais que ces coopératives étaient un bon moyen de le faire.

J'ai proposé de démarrer des coopératives dans les six secteurs des CLSC (trois au Saguenay, trois au Lac). Je croyais qu'il fallait s'arrimer avec les CLSC, puisque ceux-ci offraient de très bons soins médicaux, mais étaient moins spécialisés dans le domaine des services à domicile. Nous visions surtout ce domaine.

J'ai évalué que pour démarrer les coopératives, il faudrait couvrir un manque à gagner de 60 000 \$ pour les coûts fixes – pour chaque coopérative – soit un montant de 30 000 \$ la première année, 20 000 \$ la deuxième et 10 000 \$ la troisième. Avec 60 000 \$ par coopérative, multiplié par six coopératives, nous aurions donc un déficit de 360 000\$ sur trois ans. J'ai communiqué avec les gens du CRSSS (aujourd'hui le CIUSSS) et ils ont accepté de fournir le montant. C'était déjà un excellent début!

Pour partir notre coopérative, j'ai rencontré des leaders des 16 municipalités du territoire desservi et je leur ai demandé de trouver cinq personnes qui accepteraient d'être membres de l'éventuelle coopérative. Ça a fonctionné.

Chaque coopérative avait des représentants à l'assemblée générale, donc tout le monde avait sa voix. Nous avons sept administrateurs à élire, deux pour le secteur Lac-Saint-Jean-Nord, deux pour le secteur sud et trois pour Alma et les environs. Au Saguenay, il y avait déjà des initiatives, donc les coopératives en place

ont pu bénéficier du montant alloué par le CRSSS, mais n'ont pas travaillé de concert avec nous.

J'aurais voulu que tout le monde prenne la formule de coopérative de services à domicile, celle que je proposais, mais ça n'a pas été le cas. Certains m'ont court-circuité et ont choisi le modèle de coopérative de solidarité. Le directeur de l'époque du Conseil régional des coopératives, un M. Lepage, voyait une seule coopérative pour toute la région. Moi, je lui disais que les gens de Petit-Saguenay ou du nord du Lac ne viendraient pas à une assemblée générale, mais il ne lâchait pas son bout. Néanmoins, je tenais mordicus à décentraliser et ça a fonctionné.

Nous avons quand même eu à faire face à de la résistance, dont de la part du syndicat des employés du CLSC d'Alma. Ils étaient contre le projet parce que les employés disaient qu'on leur enlevait du travail. On comprenait leurs doléances, mais on pensait que ce que nous proposions était dans l'intérêt de la population. Quelque temps auparavant, il y avait eu un colloque provincial, organisé par le premier ministre Lucien Bouchard, qui traitait du travail au noir. Notre projet allait directement dans le sens des résolutions du colloque. D'ailleurs, à ce moment, le gouvernement avait lancé le Programme d'exonération financière au service à domicile (PEF-SAD), afin de diminuer les prix des services.

En mai 1997, on a fondé la coopérative. On couvrait tout le territoire, même les endroits les plus éloignés.

Les services offerts allaient des petits et grands ménages, pour des personnes de tous âges, à la préparation de repas et même aux échanges avec les employés, si besoin il y a. La gamme de services est presque illimitée et permet à plusieurs personnes âgées de demeurer aussi longtemps à leur domicile qu'elles le veulent.

Encore aujourd'hui, on embauche des gens de la place, qui n'ont pas de gros déplacements à faire et qui travaillent avec les gens qu'ils connaissent. On donne des services de qualité. Nous avons maintenant 200 employés seulement à Lac-Saint-Jean-Est et 3 000 dans la

région. Il s'agit de gens qui étaient sans emploi ou qui travaillaient au noir avant la fondation de ces coopératives.

J'ai été président pendant cinq ans du conseil d'administration de la coop de Lac-Saint-Jean-Est. Ça été un merveilleux dossier que je pense avoir très bien mené. Après trois ans, nous avons commencé à faire des surplus. Nous placions les surplus dans un fonds de développement.

C'est justement avec ce fonds que les administrateurs qui m'ont succédé ont réussi à investir au maximum pour répondre au financement du projet de la Maison Jean-Eudes Bergeron. Ils ont réussi à construire cette maison sans subvention, puisqu'ils avaient 3M \$ dans leur fonds. C'est une maison qui peut recevoir 20 personnes semi-autonomes.

Je ne m'attendais pas du tout à cet honneur. Bien entendu, quand on te le propose, tu ne refuses pas! Le fait d'avoir mon nom à son entrée ne donne pas de plus-value à la maison, mais bon...

J'ai fait de la coopération toute ma vie. J'y ai toujours cru, j'en ai toujours parlé, donc pour moi c'était tout naturel de continuer même à ma retraite – bien que ce n'était pas prévu. Cette coopérative de services représente ma plus grande réalisation durant ma période de retraite. Encore une fois, j'ai pu constater que la formule coopérative se prête bien à toutes sortes de besoins, pourvu que la propriété soit placée dans les mains de ceux qui l'utilisent. Ils sont ceux qui savent ce dont ils ont besoin.

Camp musical

Nous avons trois enfants dont je m'enorgueillis jour après jour. Un «bébé» fait aussi ma fierté. Un bébé que j'ai vu grandir, un bébé apprécié de tous, un bébé auquel j'ai accordé énormément de temps. Un bébé nommé «Camp musical du Saguenay-Lac-Saint-Jean». Il s'agit de l'implication sociocommunautaire à laquelle j'ai accordé le plus de temps au fil de ma vie.

J'ai siégé au conseil d'administration et au comité exécutif du Camp de 1963 à 2013. J'ai participé aux balbutiements du Camp, et je suis encore ses activités assidûment parce que j'ai toujours été épaté de ces centaines de jeunes participants qui rayonnent dans la région, mais aussi à travers le monde.

Par une belle soirée durant le printemps 1963, je donnais un récital de chant dans un événement Lacordaire. Ce devait être une soirée comme les autres, une belle rencontre tout en musique, comme j'en ai connu des dizaines. Cette soirée a toutefois eu une influence sur le reste de ma vie sociale et artistique.

Après le récital, Robert Côté, photographe de profession, nous a rencontrés, Camille et moi. Il voulait que Camille donne des cours de piano à sa fille. Nous ne le savions pas à ce moment, mais c'était le début de 24 années d'enseignement à notre résidence. M. Côté m'a aussi invité à m'impliquer dans une initiative de l'abbé Raymond Tremblay, fils de Saint-Jérôme, qui dirigeait la chorale Sainte-Cécile du Petit Séminaire de Chicoutimi.

À cette époque, à la fin du mois de juin 1963, un certain nombre de jeunes de la chorale Sainte-Cécile avaient accepté de prendre une semaine de leurs vacances pour pratiquer un répertoire de concerts en vue d'une tournée en Europe. Ces jeunes logeaient dans des tentes empruntées à la Compagnie Price. À la fin de la semaine, l'abbé et les étudiants avaient donné un concert auquel au-delà de 200 personnes de Saint-Jérôme avaient assisté, sur le terrain du chalet de Mme Stella Noël-Buckell, cousine de l'abbé Tremblay. À la fin du concert, tous les gens étaient épatés de l'implication des membres de la chorale et de la qualité du chant.

M. Côté, un visionnaire et un homme aux mille idées, voulait que l'événement devienne plus gros, plus structuré. Il souhaitait que je l'aide dans ce projet. Rapidement, je me suis montré très intéressé. Nous étions cinq (Maurice Kirouack, Ulysse Duchesne, Robert Côté, Jean-Paul Laliberté et moi) à être motivés et à vouloir qu'un projet de ce qu'il conviendrait éventuellement d'appeler le «Camp musical» soit mis sur pied.

Nous voulions que les jeunes continuent de s'améliorer dans la pratique d'un instrument de musique, qu'ils continuent de nous épater.

Nous avons rapidement pensé au célèbre Camp Orford, où se tient également un camp. À Saint-Jérôme, nous avons le mont Résimond-Ratté, situé sur la terre d'Alphonse Côté. Le maire de l'époque, M. Ulysse Duchesne, aussi agriculteur, a rencontré M. Côté pour lui parler de notre projet.

Un architecte bien connu, M. Fernand Tremblay, ayant ses bureaux à Roberval, est venu voir la topographie des terrains pour aménager la disposition des bâtiments, en grande partie sur pilotis. Il a également préparé les plans des bâtisses et préparé le logo du Camp, totalement gratuitement.

Dès la fin du mois de septembre, nous nous sommes réunis, en outre avec l'abbé Raymond Tremblay, les maires (du village et des rangs) – à l'époque, il y avait des maires de villages et des maires de rangs -, des conseillers municipaux, ainsi que Robert Côté, Jean-Paul Laliberté, Rémi Plourde et moi-même. Nous avons pris connaissance des démarches de M. Duchesne pour l'achat du terrain et de celles de M. Tremblay pour l'aménagement du bâtiment. Cette rencontre a été très éclairante.

C'est M. Duchesne qui a pris en charge, bénévolement, le projet de construction. Il était maire et ne voulait surtout pas que les gens pensent qu'il profitait de son statut pour faire de l'argent. C'est pour cette raison qu'il a tout fait bénévolement. Il ne connaissait rien à la musique, mais avait pleine confiance en l'abbé Tremblay pour le projet.

Une fois l'entente conclue pour l'achat du terrain, nous avons commencé à y déplacer les matériaux. Le mont ressemblait à un moulin à scie avec ses 120 000 pieds de bois dans la cour! Pendant quelques années, il en fut ainsi. Les bâtiments étaient construits l'un après l'autre, à un bon rythme, mais le bois empilé ne semblait jamais diminuer!

Équipement

Une fois les bâtiments les plus importants construits, nous devions meubler le tout. Et comme il s'agissait d'un camp musical, nous devions avoir des pianos pour tous les jeunes artistes.

Nous avons trouvé un piano de concert en proposant au Séminaire Marie-Reine-du-Clergé, qui en avait un, de payer la moitié du piano pour le posséder en copropriété. Nous avons donc déboursé 7 500 \$ plutôt que 15 000 \$.

Il fallait aussi acheter 24 pianos pour les répétitions et pratiques. Ce n'était pas une mince tâche, et comme nous étions une organisation en plein démarrage, nous n'avions pas beaucoup d'argent.

Les trois femmes qui siégeaient au conseil d'administration, Mme Lessard, Mme Lamontagne et Mme Langlois, ont décidé de former 24 comités de paroisse – ce nombre ayant été choisi en fonction du nombre de pianos nécessaires. Chaque comité de paroisse devait amasser entre 200 et 300 \$. De quelle manière? C'est là que les trois dames ont fait preuve d'un génie impressionnant : en vendant des gâteaux à la porte de l'église... le jour de la fête des Mères!

Les maris qui n'avaient pas pensé à cette fête pouvaient ainsi se reprendre et acheter un gâteau pour leur conjointe! Quelle idée extraordinaire! Il y a même eu des encans dans certaines paroisses, tellement les gâteaux étaient populaires.

Les activités du camp ont ainsi pu débiter le 10 juin 1964, lentement mais sûrement. La première année, on avait un professeur de chant, un professeur de piano, mais nous n'avions pas trouvé de professeur de violon. La deuxième année, on a fait venir un professeur de Belgique, M. Honderet. Il enseignait le violoncelle. Nous avons trois ou quatre étudiants en violoncelle. Ce n'était pas beaucoup, mais ce nombre a augmenté constamment au fil des ans. Le Camp musical est aujourd'hui réputé partout à travers la province, et même à l'extérieur des frontières du pays. Ma fille Marie-Dominique, qui en a été la directrice générale de 1998 à 2015, a grandement contribué au succès de l'institution qu'est devenu le Camp musical du Saguenay-Lac-Saint-Jean. Elle y a travaillé avec acharnement, dans des conditions qui ne sont pas toujours optimales. La plus grosse difficulté, chaque année, est de savoir si le Camp obtiendra les subventions

gouvernementales nécessaires à son bon fonctionnement. Nous le savons souvent une fois la saison terminée!

D'un point de vue personnel, je suis extrêmement fier de la réalisation du Camp, mais ce serait condescendant de ma part de penser – ou d'écrire! – que je suis l'une des seules personnes à l'origine de ce projet. Je peux affirmer que ce Camp est le camp de Métabetchouan au grand complet. La population s'est tellement impliquée dans le dossier, a tellement pris à cœur la réussite de ce projet. À mon avis, il y a dans ce village un niveau culturel supérieur qu'ailleurs. Saint-Jérôme a vu naître 35 prêtres. Ce sont tous des gens qui avaient une formation et qui ont influencé leur milieu. Plusieurs familles étaient très cultivées et formées, surtout pour l'époque.

Encore aujourd'hui, Métabetchouan bénéficie des retombées du Camp et le Camp, inversement, jouit d'une ambiance parfaite, aux abords du lac Saint-Jean, pour former des musiciens qui se souviendront de leur expérience toute leur vie durant.

Voici d'ailleurs une lettre que j'ai reçue d'un participant, en 2002. M. Deschenaux avait 81 ans lorsqu'il est venu de la Suisse pour participer à la session de chant-chorale. Ce sont ses enfants qui lui avaient offert le Camp musical en cadeau pour Noël.

M. Yvan Deschenaux
Les Prises, 5
2000 Neuchâtel Suisse
032 753 28 89

Janvier 2003

*Cher M. Jean-Eudes,
Cher ami,*

Un grand bonjour à travers les mers et l'espace !

Depuis longtemps je pensais vous écrire, pour vous remercier de toute l'amabilité et toute la gentillesse que vous avez eue à mon égard tout au long de la Semaine chantante du Lac-Saint-Jean.

Vous les Québécois vous l'affichez fièrement sur vos plaques d'immatriculation de vos voitures: « JE ME SOUVIENS. » Pour moi c'est dans le cœur qu'il est inscrit car « je me souviens » des heures magnifiques passées au milieu de vous là-bas à Métabetchouan où chaque jour on partageait l'émotion d'une chanson, la chaleur d'un sourire, la tendresse d'un regard parfois sans se connaître vraiment simplement parce qu'on se sent bien d'être ensemble pour chanter et partager.

Je me souviens que c'est vous qui avez été mon Cicéron pour me raconter toute la genèse du Camp Musical du Lac-Saint-Jean et l'histoire de tout le Pays du Saguenay et des environs. Vous m'avez même trouvé des spectacles époustouflants!

Je me souviens que j'ai pu admirer un des derniers pionniers des temps actuels. Eh! Oui tel un Seigneur j'ai eu la joie de visiter tous les domaines et fiefs, que tels les moines d'autrefois vous avez défrichés et mis en valeur créant prairies, lacs et forêts.

J'ai vécu ces deux semaines au Québec comme dans un rêve. Si mes possibilités me le permettent, c'est avec un immense plaisir que je reviendrais...

Le monde de la musique et du chant en particulier est un reflet du monde des hommes. Sûrement un des plus beaux!

Veillez transmettre mes compliments à votre femme et une grosse bise à Marie-Dominique et pour vous toute mon amitié!

Yvan Deschenaux

Mes voyages

Tout au long de ma vie, j'ai eu le privilège de voir le monde, de connaître de nouveaux lieux, de nouvelles cultures. Dès la fin de mon adolescence, je suis allé travailler en Ontario pendant un été pour améliorer mon anglais.

J'étais parti avec un ancien collègue de classe, Eugène Mailhot, en petite Austin décapotable. Nous arrêtions ici et là à la recherche d'emploi, jusqu'à Niagara Falls. Nous avons finalement trouvé un petit boulot dans une entreprise de production de cerises et de pêches. Que d'aventures, avec nous qui ne parlions que français et eux qu'anglais!

En 1955, j'ai fait un voyage au Mexique. C'est ce périple, réalisé avec des amis, qui m'a donné le goût du voyage. Je sortais à peine de l'hôpital. C'était tout en changement de décor! J'ai voyagé avec des personnes habituées de voir le monde. Cela m'a permis d'apprendre rapidement des trucs que j'ai pu appliquer tout au long de ma vie, comme celui de me lever tôt et de me coucher tôt afin de profiter au maximum de ma journée.

Les provinces maritimes

En 1963, avec Camille, nous sommes allés dans les provinces maritimes. Après notre départ de Métabetchouan, nous avons couché à Shédiac au Nouveau-Brunswick, d'où nous prenions le traversier.

Dès l'arrivée à Summerside, nous avons acheté plusieurs souvenirs, dont des beaux vêtements en tartan écossais pour notre trésor, notre fille Claude, âgée de deux ans à l'époque. Nous avons ensuite visité le Village pionnier acadien à Mont-Carmel et le Centre communautaire d'accueil touristique. Ces bijoux faisaient la fierté des francophones de ce coin de pays.

Nous nous sommes par la suite baignés à la plage de Cavendish, sous une chaleur accablante. Le sable rouge brique et l'eau réchauffée par les courants du Gulf Stream avaient de quoi nous émerveiller. Un incident

qui aurait pu être tragique est arrivé lorsque ma belle-sœur Angèle Boivin, gambadant dans l'eau, a subitement été ballottée par un remous. Je l'ai rapidement attrapée puis ramenée à la plage, non sans avoir eu une grande frousse.

Nous avons poursuivi notre chemin jusqu'à Charlottetown, capitale de la province. Nous avons visité la ville et plus particulièrement le parlement, lieu historique où les Pères de la Confédération déterminèrent la création du Canada uni, le 1er juillet 1867.

Nous avons aussi visité Sydney, Pictou, Chéticamp, le parc national du Cap-Breton et la Forteresse-de-Louisbourg. Cette dernière, érigée pour protéger la Nouvelle-France, connaît une reconstruction historique impressionnante. La Forteresse possède la plus grande collection hors de France de mobilier d'époque et les fouilles archéologiques à cet endroit ont fourni plus de deux millions d'objets authentiques.

Nous avons aussi pu découvrir le Parc historique national Graham-Bell, là où le célèbre inventeur a entrepris ses recherches qui ont permis des découvertes en téléphonie, en médecine, en aéronautique et en mécanique navale.

Bien entendu, difficile d'aller dans ce coin de pays sans visiter le site touristique d'Anne et La maison aux pignons verts.

Nous avons également vu Halifax, le Parc national de Grand-Pré, Saint-Jean et Grand-Sault.

Nous avons beaucoup aimé notre voyage, à tel point que nous avons déjà hâte d'y retourner!

L'Ouest canadien

Nous avons fait un voyage de groupe avec des gens des Caisses populaires Desjardins en 1974. Mon ami Claude Marchesseault, un ami depuis plus de 30 ans, coopérateur né et guide expérimenté, nous a donné l'impression de faire deux voyages en un.

En arrivant à Calgary, nous avons assisté au Stampeede, à des compétitions de rodéo avec des chevaux et de taureaux d'une extrême vigueur ainsi qu'à des courses de chariots.

Le lendemain, nous avons traversé les Rocheuses, aussi impressionnantes que les Alpes en Suisse. À Banff, le motel Rimrock, accroché à flanc de montagne, nous offrait une vue aérienne magnifique. Nous avons ensuite visité une chute d'environ 1000 pieds se faulant dans un canyon érodé, que nous avons gravi non sans peine, en autobus.

Pèlerinage en Israël en 1997

J'ai eu le privilège de faire un pèlerinage en Israël, ce qui m'a permis de mieux comprendre les Écritures saintes et les enseignements reçus tout au long de ma vie.

Le pèlerinage était organisé par le père Raymond Tremblay, capucin du Lac-Bouchette. Nous étions 53 participants québécois, dont sept personnes originaires du Lac-Saint-Jean. Tous, nous étions curieux de voir les Lieux saints où Jésus a vécu et d'où proviennent nos racines chrétiennes.

Notre guide Raphaël Dekker, juif, archéologue et ex-militaire, avait une approche pédagogique très pratique. Il parlait lentement, répétait souvent ses interventions, prenait les questions et y répondait au bon moment. Dans l'autobus, il nous lisait les versets de la Bible concernant le lieu à visiter.

Nous avons aussi l'avantage non négligeable d'avoir avec nous cinq pèlerins prêtres. Ils pouvaient compléter l'information en plus de célébrer l'Eucharistie à des endroits appropriés pour ceux qui le désiraient.

Nous avons d'abord visité Haïfa, le plus grand port d'Israël et Ca-pharnaüm où Jésus enseigne sur le bord du lac de Tibériade (Mer de Galilée). La promenade de Tibériade nous a beaucoup impressionnés, nous qui pouvions nous imaginer Jésus avec ses apôtres faisant la pêche miraculeuse. Ce lac est toujours le même et être à cet endroit nous rapproche de notre Sauveur. Nous avons aussi foulé le mont des Béatitudes, où a eu lieu le sermon sur la montagne, Nazareth et le mont Thabor.

Jérusalem, couronne d'Israël et carrefour international de tous les pèlerins puisque berceau du judaïsme et du christianisme, est certes un incontournable dans ce type de voyage.

Sur la Mer Morte, endroit le plus profond du globe à 400 mètres au-dessous du niveau de la mer, nous avons pu nous laisser flotter sans effort. À Massada, nous avons observé la forteresse gigantesque et spectaculaire qu'Hérode a fait construire et qui a servi aux Zélotes pour se protéger des Romains.

Le fait de fouler cette terre bénie où Jésus a marché nous a donné beaucoup d'émotions et nous a permis d'approfondir nos réflexions.

Voici une liste présentant les divers voyages que j'ai faits au fil de ma vie.

Relations avec les conseils de coopération

27/6 au 4/7 1979: C.C.C. En Colombie-Britannique, à Vancouver, avec visite de la C.P. Maillardville.

28/6 au 1/7 1980: C.C.C. En Ontario, à Sudbury, congrès et assemblée générale annuelle, visite de la fonderie de nickel, de la Coopérative funéraire de la région de Sudbury.

29/6 au 3/7-1983: Saskatchewan à Saskatoon.

30/6 au 4/7-1984: C.C.C. l'Île du Prince Édouard à Charlottetown

30/6 au 22/7-1989: C.C.C. Québec à Montréal.

27 au 30-06-1992: C.C.C. Alberta, à Régina, Visite de la Coopérative de Santé, Radio-Canada, une coopérative de Publications Wheat Pool de Sadley, le Parc de Wescana, Victoria et Butchart Gardens.

30/6 /1993: l'Île du Prince Édouard, Village Acadien coopératif

Finlande

S'il y a un pays qui m'a marqué en raison de l'importance que ses habitants accordent aux valeurs coopératives, c'est la Finlande. Après ma visite en ces terres scandinaves en 1976, j'ai tenté par tous les moyens à ma disposition de transposer certaines parties de ce modèle particulier au Québec.

Du 13 au 29 octobre 1976, je me suis rendu en Finlande pour une mission d'études intergouvernementale. La mission était organisée par le Conseil régional de l'intercoopération, avec l'aide des associations coopératives du Québec. L'objectif était d'étudier les structures, le développement et l'intensité de la vie coopérative dans ce pays. J'y ai participé en compagnie de Louis-Georges Gervais, Jean-Paul Bergeron et Clovis Tremblay.

La Finlande est un petit pays dont la superficie est cinq fois plus petite que celle du Québec. Depuis son indépendance en 1917, la Finlande est une république dont le président est élu pour six ans. Les quelque 5,5 millions d'habitants sont représentés par 200 élus.

C'est dans ce pays nordique que les premières coopératives se sont implantées, peu de temps après celles en Angleterre. C'était en 1860. Aujourd'hui, on retrouve des coopératives dynamiques et progressives dans tous les secteurs d'activités de ce pays.

Les élections des coopératives et des administrateurs se déroulent toutes la même journée. Une réelle campagne électorale précède cette journée de votation, comme ce serait le cas pour un gouvernement. En 1976, plus de 65% des 2,5 millions de membres ont exercé leur droit de vote. De quoi faire rêver! D'ailleurs, en 1975, le budget des coopératives était de 210 000 000 \$, soit plus que celui du gouvernement.

En Finlande, j'ai été à même de constater l'importance de l'éducation pour le mouvement coopératif. J'en étais déjà conscient, mais cette mission a conforté mon idée. Les deux plus grandes organisations coopératives finlandaises ont leurs propres écoles de formation. Dans chaque programme, le candidat reçoit d'abord un cours théorique et doit par la suite mettre ses connaissances en pratique dans une coopérative ou dans une entreprise du mouvement. Ces cours sont reconnus par le ministère de l'Éducation de la Finlande.

J'aimerais vraiment qu'une nouvelle délégation comme la nôtre participe à un échange en Finlande. Je crois que ce serait bénéfique pour le mouvement coopératif québécois. Nous avons rédigé un rapport de 40 pages que je serais bien entendu prêt à partager avec quiconque déciderait de mettre sur pied une telle mission.

Liste des voyages

États-Unis : Michigan, Ohio, Indiana, Illinois, Missouri, Arkansas, Texas, Louisiane, Alabama, Géorgie, Caroline du Sud, Caroline du Nord, Californie, Virginie, Maryland, et New York.

France: Paris, Île-de-France, Champagne, Ardennes, Toulouse, Comté, Alsace, Lorraine, parcours de routes primaires et secondaires, visites du Château Richelieu, des habitations patrimoniales et typiques.

Paris, assistance au XXVII congrès d'Épargne et de Crédit, conférence et Assemblée générale. Visite des châteaux de la Loire et de la cathédrale de Chartres.

Suisse: Genève, Lausanne, Montreux, rive nord du lac Léman. Fribourg, Berne, Lucerne et les Alpes.

Autriche: Innsbruck, Tyrol, Edelweiss, la maison de Mozart, Salzbourg, Mozarteum, châteaux et cathédrales, Vienne, château Belvédère, monument de Strass, château de Schönbrunn, Pavillon de la duchesse Mayerling et l'église Saint-Pierre.

Allemagne: Dachau (camp de représailles 1939-45), Munich (visite de nuit d'édifices éclairés), Nuremberg (ville ancestrale, protégée de la guerre), Mayence (opéra Fidelio de Beethoven), croi-

sière de 4 heures sur le Rhin jusqu'à Coblenz (France), Lahr (visite familiale des Belzile -beau-frère- à la base militaire américaine) et visite de Strasbourg en Alsace.

Russie: XXVII Congrès de l'Alliance coopérative internationale qui s'est tenu à Moscou regroupant 600 participants, représentant 350 millions de sociétaires. Moscou: visite du théâtre Bolchoï, l'opéra Tosca de Puccini, un spectacle de danse folklorique de chaque République de l'URSS, un spectacle du Cirque de Moscou, visite de Korkus (coopérative agricole) où demeurait Lénine près de Moscou. Pour la durée du congrès, chaque congressiste était accompagné d'une guide de l'École de langues, ces dernières parlant quatre langues de façon impeccable. St-Petersbourg: (Leningrad) : Réunion de dirigeants de la Fédération des coopératives représentant 40 000 coopératives d'habitation, visite du musée «L'Hermitage» contenant 2 000 000 d'œuvres d'art, dont une salle avec 30 tableaux de Rembrandt.

Jardin des Harmonies

Entre eau et terre, fleurs et forêt, musique et culture, beauté et accueil, se trouvait le grand projet de ma retraite : le Jardin des Harmonies.

Ce rêve découle de ma nostalgie du retour à la terre que j'ai tant aimée et de mes réflexions sur les affinités entre paysages et musique.

J'ai acheté le terrain et les deux bâtiments en 1988. Le Jardin des Harmonies longeait la route régionale. Il s'agit d'un terrain de 18 acres, situé à deux kilomètres de notre résidence à Métabetchouan.

Le terrain avait un énorme potentiel, potentiel que je souhaitais développer à son maximum. Il y avait là des espaces pour des plans d'eau et de l'irrigation, une forêt, des sous-bois diversifiés, des lacs artificiels, une source et un ruisseau à la longueur du terrain.

J'ai planté un à un 4 500 arbres. J'ai creusé six plans d'eau, j'ai élagué la forêt à deux reprises (avec comme seuls instruments mes raquettes et ma hache) et j'ai construit des sentiers et des ponceaux. J'ai installé un drain agricole de 500 pieds à deux pouces et demi dans le ruisseau, j'ai démoli et enfoui le caveau à légumes et le béton des solages et des planchers de la grange-étable détruite par le feu.

J'ai construit un chemin surélevé pour circuler à la grandeur du terrain, j'ai élevé le niveau de la gravelière de douze pouces au-dessus de la nappe phréatique, j'ai installé des tuyaux-citernes pour en faire des ponceaux, j'ai transformé une roulotte de 12 X 30 pieds en un abri forestier, j'ai couvert de bardeaux de cèdre le toit du hangar, j'ai installé 16 piliers en béton à six pieds de profondeur pour supporter le hangar contre la gelée, j'ai installé 500 pieds de tuyaux à deux pouces et demi de profondeur pour alimenter par gravité la pépinière et les bassins d'eau...

Je puisais mon énergie dans ce souvenir de la vie à la ferme, une vie d'efforts physiques, que j'avais connue dans ma jeunesse. J'étais aussi inspiré, pour l'aménagement stylistique et thématique, de mes visites de jardins européens. Plus particulièrement, celui de Villandry, dans la région de la Loire, m'avait impressionné.

Je recevais régulièrement des visiteurs du Camp musical, situé tout près, mais aussi des écoles de la Commission scolaire Lac-Saint-Jean-Est et des Petits Débrouillards.

Je vivais mon rêve.

Le réveil a été brutal. Il s'est produit dans le bureau de mon urologue, en 2005. Le réveil portait un nom : cancer de la prostate.

Mon urologue m'a appris que le cancer envahissait ma prostate à 80%. J'étais bouleversé. Je me devais de prendre les choses au sérieux, c'est-à-dire de me rapprocher des services médicaux, de limiter mes efforts physiques, de ménager mes énergies de plus en plus difficiles à récupérer et de vendre mes propriétés.

Mon château de cartes venait de s'effondrer. Je percevais comme utopique de recouvrer l'énergie antérieure. J'ai vendu le Jardin des Harmonies en 2005, au même prix que je l'avais acheté en 1988.

J'ai surtout vendu mon rêve. C'est cela qui a été le plus difficile. Parce qu'un rêve, ça n'a pas de prix.

	Quantité	Milieu
Pins sylvestres	400	sec
Pins gris	300	sec
Épinettes blanches	1 340	humide
Érables à sucre	180	semi-ombragé
Bouleaux jaunes	180	semi-ombragé-humide
Autres plans	2 100	variable
Total:	4 500	arbres

Cancer de la prostate

En décembre 2003, le diagnostic est tombé : cancer de la prostate. Depuis, la vie n'a plus été la même. J'ai fait des choix que je n'aurais jamais faits auparavant, les effets du syndrome post-polio ont été accentués et j'ai dû me résigner à perdre une partie de mon autonomie en remettant mon permis de conduire.

Lorsque je suis allé chez le médecin en 2003, je ne me doutais pas du tout que j'avais un cancer. L'annonce a eu l'effet d'un véritable choc. Le cancer, de surcroît, était virulent. Il occupait déjà 80% de ma prostate au moment du diagnostic. « Six mois plus tard et on ne pouvait pas te sauver », m'a dit le médecin, Dr Louis-René Barette.

J'ai encore des séquelles de ce cancer. La rétention urinaire, en outre, est plus difficile. Mais surtout, ce cancer m'a énormément influencé. J'ai, en 2004, décidé de tout vendre : maison, domaine, tout (voir chapitre sur le Jardin des Harmonies). Je voulais me rapprocher des services hospitaliers. C'était une bonne décision, parce que maintenant aller chez le médecin c'est presque mon emploi à temps plein !

Il n'en demeure pas moins que vendre nos propriétés à Métabetchouan a été très difficile pour le moral. J'ai d'ailleurs voulu racheter des terres par la suite, mais les enfants m'ont fait comprendre que je n'en avais plus la capacité. C'était dur à accepter sur le coup, mais ils avaient raison.

J'ai fait un accident vasculaire cérébral (AVC) en 2007, ici à la maison à Chicoutimi. Je venais d'être opéré pour une hernie inguinale lorsque j'ai fait un AVC. C'est à ce moment que la tâche est devenue beaucoup plus grande pour Camille. L'AVC a été la pire chose pour moi, même pire que la poliomyélite. C'est là que j'ai perdu mon autonomie. J'ai été hospitalisé pendant quelques jours, mais à la sortie j'étais loin d'être à 100% de mes capacités. J'ai suivi une réadaptation en ergothérapie afin de retrouver une certaine autonomie et ma concentration. Il me fallait manipuler des petits blocs de différentes formes. Je me croyais à la maternelle !

À cette époque, Camille ne conduisait pas beaucoup, mais elle a soudainement dû être la seule à conduire notre automobile. Au début

c'était difficile pour elle comme pour moi, parce qu'elle avait oublié plein de choses de la conduite automobile. Maintenant, elle est rendue très bonne. D'ailleurs, elle est rendue bonne dans tout !

Perdre mon permis de conduire était un deuil de plus pour moi. Ce deuil est venu à un moment où je devais arrêter de faire des projets et être réaliste. En bas âge, les muscles se refont mieux ainsi que la santé, mais pas à 80 ans. De plus, le syndrome post-polio que je traîne depuis plus de 40 ans me fatigue énormément et me fait souffrir. Moi qui ai toujours adoré faire des projets, je dois maintenant me résigner. Ce n'est pas chose facile.

Heureusement, je suis capable de tourner la page. Je serais par contre malhonnête de ne pas avouer qu'il y a des moments que je trouve «lourds». Parfois, j'aimerais simplement aller faire une petite commission sans avoir besoin de demander à Camille de me conduire. Un homme pas d'auto, c'est un homme à quatre pattes.

En 2014, j'ai reçu un diagnostic de cancer de la moelle osseuse, cancer qui produit un surplus de protéines qui se loge à l'intérieur du cœur, qui en épaissit la paroi, et qui du coup rend mon cœur moins souple. Le pompage devient moins efficace, je respire moins bien et je manque d'oxygène. J'ai subi des injections de chimiothérapie intraveineuse très difficiles à supporter. Les médecins ont finalement décidé de me donner la chimiothérapie en pilules.

Aujourd'hui, j'ai 12 médicaments à prendre à différentes heures. Camille est devenue pharmacienne, rien de moins ! Je dois me plier aux multiples difficultés de la vie et accepter que Camille m'aide. Je suis chanceux de l'avoir. Je ne peux pas me plaindre, ce serait injuste.

Camille et moi, nous nous disons régulièrement que nous sommes heureux, très heureux. Nous avons réussi à trouver des solutions à tous nos problèmes. Notre petit-fils Jean-Christophe nous aide beaucoup. Nos petits-enfants et nos enfants nous accordent énormément d'amitié et d'amour. Ils sont des sources inépuisables de bonheur et de réconfort. Le cancer de la moelle des os ne se guérit pas. Seule la Providence sait ce qui adviendra de ma vie dans les prochaines années. Je vis un jour à la fois Je suis bien entouré et je garde le moral.

Ma foi

Quand j'étais enfant, ma mère nous enseignait le petit catéchisme. Nous avions intérêt à le connaître! La pratique religieuse était très importante pour ma mère et elle nous a transmis le fait d'avoir Confiance en quelqu'un de plus grand.

La foi ne s'impose pas. Elle vient graduellement, en outre par la pratique religieuse. Mes parents n'ont jamais essayé de nous imposer quoi que ce soit. Ils nous ont toutefois invités à aller à l'église, pour que nous pratiquions.

Quand j'ai eu la poliomyélite et que je me suis retrouvé à l'hôpital à Montréal, en janvier 1955, le chanoine Xénon Alarie est venu me voir. Le chanoine Alarie rédigeait la revue «Je crois», que maman lisait toujours. Il m'a dit une phrase qui m'a aidée pour le reste de ma vie : «Sachez que toute difficulté peut devenir un point d'appui pour vous faire aller plus loin.» Le chanoine, par sa présence, n'avait pas besoin d'imposer sa foi; il la transpirait. C'était la même chose pour mon père et ma mère. Ils la transpiraient et, comme une maladie, les autres l'attrapaient. J'ai tenté toute ma vie de faire de même.

Je n'ai jamais eu peur de dire que je croyais en la Providence. Afficher sa foi n'est pas ce qu'il y a de plus populaire, mais je le fais sans gêne. Je le faisais déjà à l'adolescence. Je me souviens avoir invité des amis plutôt «difficiles» à une retraite chez les pères trappistes. Ils sacraient, ils buvaient; ils n'étaient vraiment pas parfaits. Ils étaient venus faire la montée Pascale. Ils avaient tellement aimé cela qu'ils étaient revenus l'année suivante! Ça les ramenait sur le bon chemin, ça leur montrait qu'une autre réalité était possible.

Dans ma jeunesse, j'ai milité dans le Mouvement catholique diocésain, dans le secteur Jeunesse agricole catholique (JAC) et dans le Mouvement Lacordaire. Il s'agissait d'autant de belles occasions pour moi de pratiquer la charité et l'amour de mon prochain aux prises avec l'alcoolisme. J'allais jusqu'à tenir des réunions de cuisines sur la tempérance et sur l'abstinence dans les rangs de ma paroisse.

La religion, la foi, a d'ailleurs été l'un des critères qui m'ont fait découvrir l'Amour. Camille, ma femme, est très pieuse et elle a réussi,

comme ma propre mère, à transmettre la Confiance en la Providence. Elle a vraiment donné le sens de la justice et de la charité à nos trois enfants. Ils sont tous, aujourd’hui, pratiquants.

Nos enfants sont toujours venus à la messe avec nous. Quand Martin était jeune (et agité), nous lui avons acheté un livre expliquant le déroulement d’une messe. Ça lui permettait d’être tranquille.

Je pense que Camille a donné tout ce qu’il fallait à nos enfants, et maintenant ce sont les petits-enfants qui ont la foi.

Marie-Dominique aussi a un fort aspect spirituel. Je me souviendrai toujours de l’homélie qu’elle a livrée, à l’église Saint-Jérôme de Métabetchouan, au cours duquel elle parlait de la similitude entre la musique et la spiritualité. Les gens avaient été saisis par son message, son éloquence.

C’est après avoir fait cette homélie qu’elle a démarré le Choeur gospel. Elle déplorait le manque de vitalité aux offices religieux. J’ai participé à cette grande aventure qu’a été le Choeur du début à sa fin, soit pour un nombre de 80 concerts.

Nous avons eu le privilège de remplir les églises partout où nous sommes allés. À deux reprises, nous avons même rempli la cathédrale de Chicoutimi, avec peu de publicité. Ce n’est pas une mince tâche.

Nous étions un groupe de 50 chanteurs. Chanter dans le Choeur m’a permis de constater que je chantais sans exprimer le sens des mots. En gospel, on doit ressentir les mots, les vivre. Le gospel a changé ma façon de chanter. C’était une expérience merveilleuse – surtout que j’y participais avec ma fille. Nous nous sommes même fait guider, pour la gestuelle, par le metteur en scène de La Fabuleuse, Louis Wauthier.

Chanter dans le Choeur était pour moi une manière d’exprimer ma foi. De surcroît, notre présence ramenait des gens à l’église. Des personnes qui n’y étaient pas allées depuis des années remettaient les pieds dans l’église pour venir nous entendre chanter.

À la cathédrale, l’abbé Raymond Tremblay m’avait dit qu’il pouvait déboursier seulement 300 \$ pour les artistes en concert d’été. Les dépenses de transport en autobus et les repas de la chorale coûtaient 2 000 \$. Je lui ai demandé ce montant, en lui promettant qu’il allait facilement engranger 1000\$ supplémentaires. Il m’a fait confiance. Je lui ai donné ma parole. J’étais convaincu. Nous avons finalement amassé bien plus que prévu!

Même s'il est arrivé des affaires affreuses dans l'Église – dont la pédophilie – il ne faut pas oublier que ces gens sont des individus et que l'Église elle-même est éternelle.

Je crois que la règle du célibat pour les prêtres peut être appelée à changer, mais on ne peut aller trop rapidement. Les grands changements comme celui-là commandent de longues réflexions, mais seront fort possiblement réalisés dans les prochaines années. Je suis abonné à la publication du Vatican nommée *Zénith*. J'adore le pape François. Je trouve qu'il est sur la bonne voie; j'ai confiance en lui. Il n'a pas peur de mettre sa soutane pour changer ce qu'il n'aime pas.

Dernièrement, avec Camille, on prie surtout Marie qui défait les nœuds. On pense à nos enfants et nos petits-enfants. Ça peut paraître bizarre, mais parfois, le seul fait de penser à quelque chose permet de régler des problèmes. Le bon Dieu travaille en nous, la bonté est en nous, même chose pour la spiritualité.

C'est possiblement parce que j'ai la foi que je n'ai pas peur du tout de la mort. Du tout, du tout. Chaque soir je me dis que si je me réveille le lendemain, je serai très content. J'ai toujours été comme cela. Bien entendu, je ne souhaite pas mourir, mais je sais que c'est ainsi que la vie est faite. Je profite de tous les beaux moments, chaque jour.

CONCLUSION

J'ai travaillé ardemment depuis de nombreuses années pour écrire mes souvenirs. Or, puisque mes deux cours en informatique n'ont visiblement rien donné, j'ai été obligé de faire dactylographier le tout par notre amie Yolande Caouette. Katerine Belley-Murray est ensuite venue bonifier le tout, rendant la lecture plus agréable. Mes enfants ont aussi beaucoup contribué, en outre en trouvant de très belles photos pour illustrer chacun des chapitres. J'ai été chanceux d'avoir l'aide de ces personnes. Ce livre n'est pas que le mien, mais bien le nôtre. La coopération a toujours sa place et le travail d'équipe est très productif. Je tiens donc à remercier mes précieux collaborateurs, en commençant bien entendu par ma femme, Camille Boivin, pour son support de tous les instants.

À Claude, Martin et Marie-Dominique, merci pour vos conseils et votre débrouillardise.

À Yolande Caouette, merci pour le défrichage des brouillons et la dactylographie sur ordinateur de plusieurs de mes écrits.

À Katerine Belley-Murray, merci d'avoir rendu mes textes plus vivants.

À Eugène Roy, merci pour l'amitié toujours fidèle après tant d'années.

À Jacques Desbiens, merci pour ton sens de la coopération.

À Jean-Claude Larouche et aux Pros de la Copie, pour votre expérience en partage.

Tous ont été généreux et expéditifs. Ce volume a été un travail d'équipe. Nous pouvons être satisfaits du résultat.

Je vous en suis reconnaissant.

Merci également à toute l'équipe de la Fédération et à l'ensemble de mes collaborateurs qui m'ont permis de connaître une vie professionnelle qui m'a comblé de bonheur.

Jean-Eudes Bergeron

ANNEXES A

Hommages

Texte de Jacques Desbiens



Lorsque Jacques Desbiens a rencontré Jean-Eudes Bergeron pour la première fois, ce dernier lui a offert d'occuper un emploi à l'Union régionale des Caisses populaires Desjardins de la région comme agent de formation. Rien de moins. S'en est suivie une étroite collaboration qui allait durer 30 ans. « Je n'ai jamais appliqué à l'Union régionale (devenue la Fédération plusieurs années plus tard). L'organisation avait besoin d'un agent de formation possédant de bonnes connaissances en coopération et déjà deux personnes avaient occupé le poste sans succès. M. Bergeron avait entendu parler de moi.

Nous nous sommes alors rencontrés dans un restaurant d'Arvida. Je croyais que c'était pour parler d'une collaboration possible avec mon employeur de l'époque, l'Association coopérative d'économie familiale. Et c'est à ce moment qu'il m'a offert un emploi », se souvient M. Desbiens, attablé à sa demeure de Métabetchouan. Jean-Eudes Bergeron était directeur du service de l'Éducation. Nous étions à l'automne 1970. C'est à ce moment que s'est amorcée une très étroite collaboration entre les deux hommes. Jean-Eudes Bergeron était un directeur général qui savait faire confiance à son entourage, explique M. Desbiens. « Il possédait ce que j'appelle aujourd'hui un leadership de proximité et de participation. Il s'était entouré d'une bonne équipe de cadres et de collaborateurs et il savait leur inspirer confiance. Il n'était pas du tout un patron qui dirigeait du haut de sa tour. Son monde travaillait en confiance. Il donnait des mandats clairs et il nous laissait les exécuter. »

Ce style de leadership basé sur la proximité, la participation et le travail d'équipe s'inscrit dans l'exacte lignée des valeurs coopératives de Desjardins, met en relief M. Desbiens. « Comme directeur général, il était démocrate, à l'écoute et inspirait confiance. Je pense que ces grandes valeurs que possédait M. Bergeron ont toujours été déterminantes dans son choix de travailler chez Desjardins et ces mêmes grandes valeurs ont certainement joué en sa faveur lorsqu'il a obtenu le poste de directeur général de l'Union régionale en 1977. Il est sorti gagnant d'un concours sur lequel figuraient de grandes pointures. »

Comme haut gestionnaire, Jean-Eudes Bergeron était doté de belles qualités, souligne son acolyte. «Il était d'une nature souriante, aimable il était accessible. Il n'a jamais été un homme malin et intransigeant. Il était surtout facile d'approche et ce, peu importe la nature des postes occupés de son entourage. Tout le monde pouvait lui parler. Ceux qui ne le faisaient pas, c'est soit parce qu'ils ne le connaissaient pas assez ou encore parce que le titre de directeur général pouvait les effrayer. La porte de son bureau était toujours ouverte. C'est d'ailleurs dans l'harmonie que Jean-Eudes Bergeron aimait le plus travailler. C'est dans ce contexte qu'il était à son meilleur. Il aimait que son monde se sente bien et se sente bien à l'aise. » De l'avis de M. Desbiens, parmi les faits d'armes de la carrière de Jean-Eudes Bergeron, il aura certainement été le directeur général qui, le premier, a le plus contribué à la promotion de l'image publique des caisses populaires et du réseau Desjardins au Saguenay-Lac-Saint-Jean. «Avant lui, on n'avait pas l'habitude de se servir des médias d'information pour rejoindre les membres et la population en général. Avant d'être directeur général, c'est un peu à son corps défendant qu'il avait fait quelques interventions auprès des médias. On nous invitait alors à la plus grande prudence. Force est d'admettre qu'au milieu des années '70, il n'était pas vraiment dans les coutumes de tout le Mouvement Desjardins du temps d'aller dans les médias. »

Pour M. Bergeron, les Caisses populaires et le réseau Desjardins appartenant à ses membres, il était important de se servir des médias pour les rejoindre et bien les informer. Résultats annuels d'ensemble, entente de partenariat corporatif, promotion de l'idéologie coopérative, venue de hauts dirigeants du Mouvement, voilà le genre d'événements ou d'informations qu'il était important de communiquer à la population via les médias. Le tout devait se faire dans la transparence et surtout devait servir à la promotion de la distinction coopérative de Desjardins. Les autres institutions financières ne jouaient pas sur ce terrain-là, note M. Desbiens. « Provincielement, au niveau du Mouvement, je pense qu'on doit le considérer comme un pionnier qui, sur le plan de la coopération, aura laissé sa marque. C'est sans doute pour cette raison que la Confédération des Caisses populaires et d'Économie Desjardins (devenue aujourd'hui la Fédération des Caisses populaires et d'économie Desjardins) a soumis sa candidature pour l'obtention de l'Ordre du Mérite coopératif décerné par le Conseil de la Coopération du Québec.»

Sur le plan un peu plus personnel, M. Desbiens a tenu à rajouter ceci : M. Bergeron est doté d'une belle simplicité, d'une belle spontanéité. Il est un homme attachant qui savait, une fois sorti des contextes officiels des grandes allocutions, des rapports élaborés et des conférences, toucher les gens par la chaleur de sa communication. «Je me souviens particulièrement d'un " après conférence de presse ", où il avait soulevé quelques émotions chez certains journalistes par ses propos remplis de vécu et énoncés avec tellement de fraîcheur et de cordialité. »

Conclusion

«Je pense avoir toujours été pour M. Bergeron un collaborateur fidèle. Il a d'ailleurs eu l'occasion à maintes reprises de me le dire et même encore aujourd'hui, il ne manque jamais une occasion de me le réitérer. Ce que je retiendrai toujours de toutes ces années que j'ai eues à le côtoyer, c'est que j'ai été choyé d'être proche d'un homme super combatif, attachant et tellement respectueux des gens qui l'entouraient et de toute son organisation. Comment ne pas être reconnaissant à l'égard de ce grand homme ? »

Texte de Eugène Roy



«Cet homme est passé au travers de la poliomyélite. Il est retourné aux études. Il est devenu le directeur général de la Fédération des Caisses Desjardins au Saguenay-Lac-Saint-Jean. Ça prenait une force de caractère et une ténacité incroyables. Du cran, Jean-Eudes Bergeron en a. »

Cette citation, elle est de son ancien collègue et toujours ami Eugène Roy. M. Roy a connu M. Bergeron en 1965, à la Caisse populaire Desjardins de Saint-Félicien. M. Bergeron était alors un jeune inspecteur-propagandiste. M. Roy, lui, avait appliqué pour occuper le même poste, mais à la Confédération à

Lévis. Sans succès, pour une question d'assurance automobile, compte tenu de son âge. «Jean-Eudes Bergeron m'a dit qu'un poste allait bientôt ouvrir à l'Union régionale. C'est lui qui m'a "pisté". J'ai eu l'emploi. Notre lien a commencé ainsi», se rappelle M. Roy, 51 ans plus tard, attablé au restaurant 400 coups de la rue Saint-Dominique à Jonquière.

M. Roy a été inspecteur-propagandiste jusqu'en 1972, puis successivement directeur du service technique et directeur des ressources humaines. « Jean-Eudes Bergeron, lorsqu'il est devenu directeur général, m'a donné beaucoup de responsabilités. Il faisait confiance à son monde. Il aimait les personnes autonomes. Il nous donnait toujours de beaux défis et nous laissait faire notre travail. Du moment où nous nous étions bien compris sur le travail à accomplir, nous nous sentions les porteurs des décisions.» M. Roy nomme de nombreuses qualités qu'il voit en M. Bergeron, mais toutes ont finalement un lien avec l'esprit d'équipe, la capacité de déléguer et la confiance qu'il savait octroyer à qui la méritait. «Dans l'équipe, nous avions chacun des expériences différentes, ce qui faisait en sorte que nous

nous complétions. Jean-Eudes savait nous guider pour que nous développiions nos dossiers, toujours en exploitant nos capacités à leur maximum. » Jean-Eudes Bergeron savait que les décisions prises en collaboration étaient les meilleures, soutient M. Roy. « Les collaborateurs qui se valorisaient plutôt que de valoriser l'équipe ne faisaient pas long feu. Dans un système comme celui implanté par Jean-Eudes, ça ne faisait pas. » Cette vision de collaboration absolue ne venait-elle pas enlever du pouvoir au directeur général, l'affaiblir? Loin de là, assure M. Roy. « Jean-Eudes Bergeron savait s'entourer de gens plus expérimentés que lui dans des domaines précis. Il avait une vision de groupe. Certains pouvaient interpréter le fait qu'il avait pleine confiance et qu'il déléguait comme une faiblesse; je crois plutôt que c'était sa plus grande force. Pour être resté directeur général aussi longtemps, il fallait avoir une grande force. »

C'est aussi parce qu'il n'est pas un émotif, mais plutôt un homme qui aime analyser les situations, que M. Bergeron est parvenu à briller au sein des plus hautes sphères de Desjardins. « Il avait cette grande qualité de pouvoir prendre du recul. Il avait aussi la capacité de parler aux bonnes personnes. Il savait s'aider, en plus d'avoir un sens politique très fort. C'est sans parler de son courage sans faille, courage dont il a dû faire preuve dès l'enfance.» Pour mener une belle carrière chez Desjardins, Jean-Eudes Bergeron a aussi misé sur une autre carte. Un as, si l'on peut se permettre. «Certaines personnes peuvent travailler toute leur vie dans un système coopératif sans vraiment comprendre ce qu'est la coopération. Jean-Eudes Bergeron l'avait compris avant même de commencer chez Desjardins», conclut M. Roy.

Hommage de Adam Lapointe

Lors du sommet économique de 1984, les grandes entreprises de la région annonçaient officiellement qu'elles réduiraient significativement leur niveau d'emploi, soulevant de profondes inquiétudes chez nos dirigeants.

Cette annonce a préoccupé personnellement le recteur de l'Université du Québec à Chicoutimi, M. Alphonse Riverin, lequel a relancé Alcan, soulignant les conséquences importantes que cette annonce avait pour la région et rappelant au passage leurs responsabilités sociales face à ces changements structureaux.

Le vice-président d'Alcan, Pierre Laurin, a pris le relais du recteur et, après de nombreuses démarches auprès des instances régionales et des grandes entreprises oeuvrant dans la région, a annoncé la création d'une société visant la création et le développement d'entreprises (SOCCRENT). Toutefois, une condition importante était un prérequis avant le lancement de cette société, soit le support et l'implication de la communauté d'affaires de la région.

L'interlocuteur privilégié et le catalyseur devenait la Fédération régionale des Caisses Desjardins et son principal dirigeant, Jean-Eudes Bergeron.

Le caractère régional de la Fédération et ses ramifications dans la communauté d'affaires ont donné une crédibilité à la démarche et facilité l'implication et le support financier du milieu régional.

Jean-Eudes, à titre de principal dirigeant du Mouvement Desjardins dans la région, a donc joué un rôle majeur dans le démarrage de SOCCRENT. Son côté rassembleur, sa personnalité attachante et sa force de persuasion ont entraîné dans son sillon le Mouvement régional Desjardins et le provincial via la Société d'investissement Desjardins.

Les investissements de ses deux instances du Mouvement ont permis de satisfaire le prérequis exigé par Alcan et lancer la Société. SOCCRENT a permis de créer 100 entreprises et un total de quelque 2000 emplois.

Adam Lapointe

ANNEXES B

Curriculum vitae de Jean-Eudes Bergeron

Renseignements personnels

Nom	Bergeron, Jean-Eudes
Statut	Retraité depuis le 1 ^{er} avril 1994
Date de naissance	31 mars 1934
Citoyenneté	Canadienne
Lieu de naissance	Normandin

Études

Primaire et secondaire à Normandin, de 1940 à 1949

École moyenne d'agriculture de Chicoutimi, de 1949 à 1951

École de commerce de Chicoutimi, de 1955 à 1959

Différents cours, stages, séminaires, forums de niveau collégial, universitaire, firmes spécialisées, Desjardins, etc.

Congrès de l'Alliance des coopératives internationales à Moscou, Hambourg et Paris

Mission d'études en Finlande en 1976 et en France en 1981

Sommets économiques provinciaux : Coopération, Personnes handicapées, Ruralité, etc.

Expériences professionnelles

Producteur agricole, associé avec mon père (production laitière, élevage de porcs, culture de pommes de terre, etc.)

Participant aux concours du Mérite agricole juvénile du Québec, des jeunes agriculteurs de la région et de l'Exposition agricole de Roberval, etc.

Président du Cercle des jeunes agriculteurs de Normandin et de la Jeunesse agricole catholique de Normandin, en plus de séminaires provinciaux de 1950 à 1953

Vice-président du Cercle des Lacordaire de Normandin de 1950 à 1954

Contrôleur et directeur adjoint de la Ferme des Hospitalières de l'Hôtel-Dieu Saint-Vallier de Chicoutimi, de 1959 à 1961. Ferme de 2800 acres, employant de 20 à 65 employés

Fédération des Caisses populaires Desjardins du Saguenay-Lac-Saint-Jean de 1961 à 1994. Inspecteur-propagandiste (1961-1968), directeur du service d'économie familiale (1968-1970), directeur du service de l'éducation (1970-1972), directeur du service des communications et du développement (1972-1977), directeur général et premier vice-président directeur général (1977-1994)

Expériences de vie particulières

Atteinte majeure de poliomyélite aux bras et aux jambes, août 1954

Hospitalisation et réhabilitation à Chicoutimi et à Montréal, 1954 et 1955.

Handicaps majeurs et mineurs permanents aux bras et aux jambes

Réorientation en 1955 et reprise des études jusqu'en 1959

Activités paraprofessionnelles

Confédération des Caisses populaires et d'économie Desjardins du Québec. Assurer les fonctions de secrétaire du conseil d'administration. Présider diverses commissions. De 1977 à 1994

Crédit industriel Desjardins. De 1978 à 1983

Conseil de la coopération du Québec, à titre de vice-président.
De 1978 à 1986

Caisse centrale Desjardins du Québec. De 1980 à 1994

Société d'habitation Alphonse-Desjardins à titre de président.
De 1985 à 1987

Société financière Desjardins (société de portefeuille). De 1990 à 1994

Société de services Desjardins (société de portefeuille). De 1990 à 1994

Société d'investissements Desjardins (société de portefeuille).
De 1983 à 1994

Corporation Tremplin 2000 inc. De 1988 à 1989

Comité des Affaires sociales de l'Assemblée des évêques du Québec.
De 1975 à 1977

Conseil des Affaires sociales du Québec. De 1991 à 1992

Au plan régional

Caisse populaire de Métabetchouan. De 1971 à 1977

Centre hospitalier de Métabetchouan. De 1975 à 1977

Camp musical du Lac-Saint-Jean, à titre d'administrateur-fondateur,

de vice-président et de président. De 1963 à 2015

Président-fondateur du Conseil de l'Intercoopération du Saguenay-Lac-Saint-Jean. De 1973 à 1977

Conseil régional de la culture à titre de président du comité provisoire. De 1976 à 1977

Société de développement d'entreprise du Québec (SODEQ-02) à titre de trésorier. De 1979 à 1986

Jumelage Crédit Mutuel de Bretagne et Fédération des C.P.-02. De 1983 à 1994

Orchestre symphonique du Saguenay-Lac-Saint-Jean. De 1983 à 1985

Conseil régional de concertation et de développement – Région 02. Vice-président, trésorier et secrétaire du conseil d'administration. Président du Fonds d'intervention régionale. Président du comité consultatif de l'entente Canada-Québec de développement des régions de Nord-Est du Québec. Président du Sommet économique 02. Président du Forum pour l'emploi – 02. De 1985 à 1994

Usine de désencrage Cascades Ltée. De 1985 à 1986

Corporation d'investissement AMISK. Président et trésorier. De 1986 à 1996

Société de création d'entreprises (SOCCRENT). Commanditaire. De 1986 à 2001

Université du Québec à Chicoutimi. Membre du conseil d'administration, du comité exécutif, de différents comités de sélection, du comité Horizon 2000, conférencier, président d'honneur du congrès national de l'AIIESEC en 1987 et de la collation des grades en sciences économiques en 1990. Implication de 1987 à 1994

Comité du gala des personnalités du demi-siècle de la Société historique du Saguenay. De 1993 à 1998

Association des Bleuets du Québec, Comité du bleuets d'or. De 1994 à 1997

Fondation de l'héritage culturel autochtone de Mashteuiatsh. De 1995 à 1997

Comité d'action et d'éducation sociale (CADES) du Diocèse de Chicoutimi. De 1995 à 1999

Corporation de développement économique de Métabetchouan. Président et fondateur. De 1996 à 1998

Corporation de Service à domicile Lac-Saint-Jean-Est. Président et fondateur. De 1996 à 2002

Présidences d'honneur

Festival de la gourgame à Albanel. 1979

Festival de la Chute à l'Ours à Normandin. 1980

Téléthon régional de financement de la paralysie cérébrale à Chicoutimi.

Levée de fonds de 300 000\$. 1981

Exposition agricole régionale du Lac-Saint-Jean à Saint-Félicien. 1983

Campagne de financement régionale de la Croix-Rouge à Chicoutimi.

Levée de fonds de 120 000\$. 1984

Campagne de financement de la 30^e Traversée internationale
du Lac-Saint-Jean. 1985

Championnat canadien senior de ski de fond à Alma. 1986

Fondation de la jeunesse et de l'enfance. 1986

Fondation Institut Roland-Saucier. Levée de fonds de 75 000\$
à Jonquière. 1988

Salon des Métiers d'art – 02 à Jonquière. 1988

Jeux du Canada d'hiver (ambassadeur) à Chicoutimi. 1988

Salon du livre – 02 à Jonquière. 1988

Forum régional pour l'emploi à Jonquière. 1989

100^e anniversaire d'Albanel. 1989

Festival de la ouananiche à Desbiens. 1990

Chambre de commerce de Normandin. Hommage aux bâtisseurs. 1991

Grands jardins de Normandin. Levée de fonds de 1 300 000\$. 1993

Mes dictons

Faire très bien ce qui doit être fait chaque jour

Avoir confiance en la Providence

Paix sur la terre aux hommes de bonne volonté

Pardonnez aux autres si tu veux te sentir pardonné par les autres

Essayer de comprendre ses ennemis pour les aimer foncièrement

Supporter quelqu'un d'abord à se prendre en main avant de l'aider

Rechercher dans toute difficulté un point d'appui pour se dépasser

S'ouvrir à l'émerveillement

Se laisser émouvoir pour ouvrir son cœur

Laisser le temps au temps

Implications professionnelles

Mouvement Desjardins:

Conseil d'administration et secrétaire de la confédération:

Caisse Centrale Desjardins C.A.

Société d'Investissement Desjardins C.A.

Commissions de la confédération:

Coopération

Partage des responsabilités

Structure Mouvement Desjardins

Comités:

Directeurs généraux

Éducation à la consommation

Éducation à la coopération

Relations humaines

Rémunération et formation

Élection de trois présidents Mouvement Desjardins

Autres:

C.A. et président: Société d'Habitation Alphonse Desjardins

C.A. C.E. et vice-président: (1977-1994)

Conseil de la Coopération du Québec

C.A. :

Caisse Centrale Desjardins, Crédit Industriel Desjardins
et Société d'investissement Desjardins

Comité des Affaires sociales de l'Assemblée des évêques
du Québec durant 2 ans.

Délégations:

Sommet économique du Québec des personnes handicapées

Commission de l'Éducation du Québec

C.C.C. Conseil coopératif du Canada

A.C.I. Alliance coopérative internationale

Sommet socio-économique du Québec sur la Coopération.

Mon crédo

JE CROIS que toute personne espère aimer et être aimé, par le fait même,
espère servir, collaborer, coopérer.

JE CROIS que les membres d'une communauté veulent conserver leur
individualité mais sont prêts à mettre en commun certains talents, certains
efforts et certains biens pour le bien-être de l'ensemble dans lequel ils se
trouvent.

JE CROIS que la formule coopérative peut répondre au désir d'au moins le tiers de la population comme moyen d'organisation et comme moyen d'équilibre de la libre entreprise.

JE CROIS que l'intercoopération intra et intersectorielle est un moyen de répondre plus adéquatement à l'ensemble des besoins économiques des coopérateurs authentiques.

JE CROIS que le vrai développement régional commence d'abord par une démocratisation de la richesse à chaque travailleur et entrepreneur, individuellement et collectivement. Dans un second niveau, par des organisations de concertation et de développement régionales administrées par eux et au service d'eux.

JE CROIS que le Mouvement Desjardins Régional avec ses organisations provinciales peut, en informant adéquatement les élus et les employés sur la réalité et le potentiel de développement sur leur milieu et ses particularités, sur leurs besoins de produits et de services financiers, favoriser leur développement et la nécessité de leur participation aux décisions administratives, leur solidarité et leur engagement.

JE CROIS que le Mouvement des Caisses Populaires Desjardins régional peut contribuer au développement harmonieux de notre société régionale sur les plans économique, culturel et social, en étant attentif à toute initiative collective sur des projets à long terme ayant pour but le bien-être des individus et des collectivités et en supportant moralement ou physiquement par des ressources humaines et financières bien orientées.

JE CROIS que le Mouvement des Caisses Populaires Desjardins régional devra continuer à se préoccuper des nouveaux besoins des minorités innovatrices émergentes de l'évolution sociale en mutation engagées à trouver de nouvelles solutions à des problèmes nouveaux. Ex.: Emploi des jeunes sans travail, le bien-être actif de la population vieillissante, l'écologie, l'environnement, la paix, les arts, la santé hygiéniste et la spiritualité.

JE CROIS que l'amour du prochain, les arts en général et la spiritualité sont des valeurs qui élèvent l'homme, l'unissent et le rapprochent de Dieu.

JE CROIS que toute conviction doit s'assumer dans le quotidien, dans chaque geste, en commençant par soi, en rayonnant dans la joie, en écoutant l'autre pour découvrir ses aspirations et en offrant notre collaboration, notre amour et notre enthousiasme.

Mon système de valeurs

MA FOI en Dieu et en la Providence.

MA FOI en l'homme, artisan de son bonheur.

MA FOI en l'Amour, présence de Dieu, source de bonheur.

AIMER jusqu'à comprendre nos ennemis, les miséreux, les marginaux et chercher à les aider.

PARDONNER inconditionnellement.

SE CHANGER pour changer les autres.

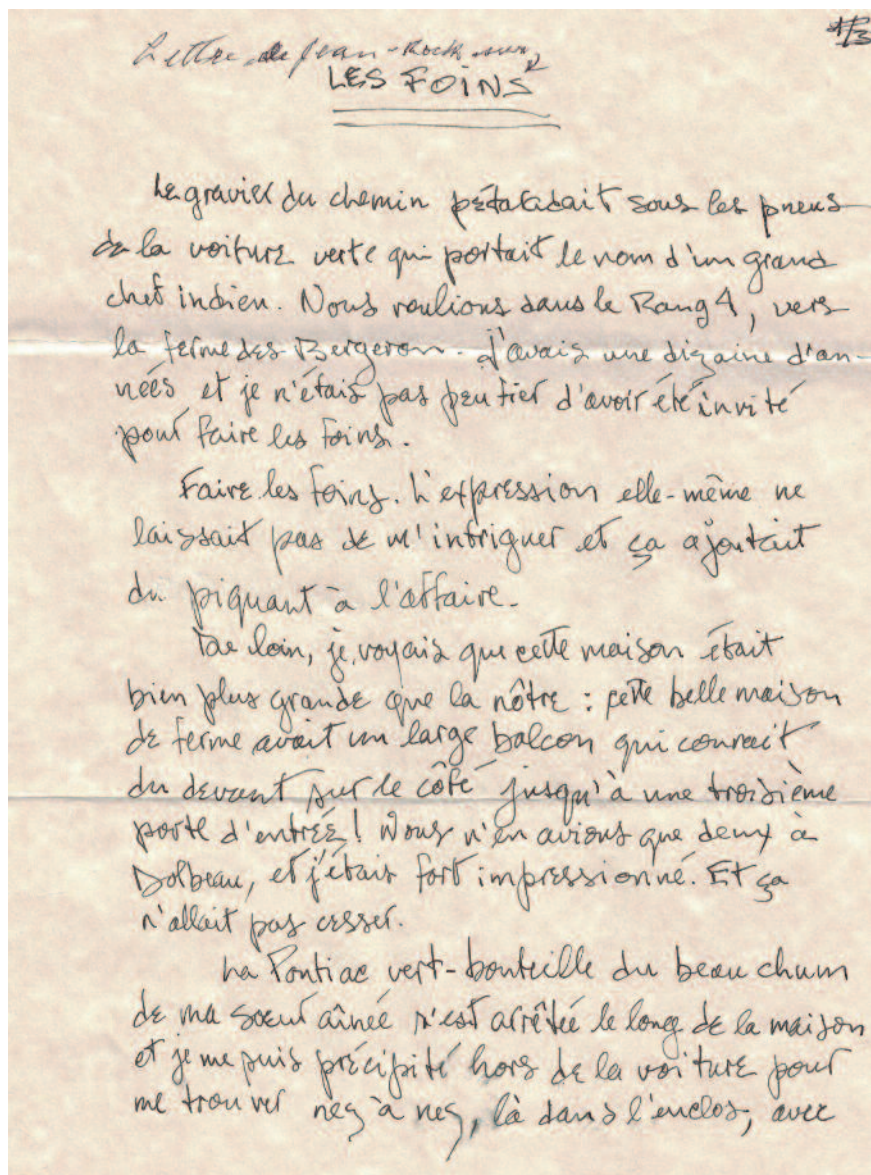
CROIRE que l'exemple dans les faits prêche plus que les paroles.

CROIRE que la coopération authentique peut permettre à l'individu de se dépasser par le groupe.

CROIRE pour permettre que l'argent et la technologie doivent être maîtrisés par l'homme et à son service.

ANNEXES C

Lettre de mon beau-frère Jean-Roch Boivin



2/3

le premier taureau de ma vie. Il était beau, il était gros, il avait un anneau dans le nez.

Sous quelques jours, je ne sais plus comment, car mon séjour à la campagne allait se trouver abruptement écourté, j'entraîs dans un monde où même le goût du lait n'était pas le même.

Grâce à toi Jean-Eudes, ces moments d'émerveillement et de découverte sont restés imprimés en moi avec une étrange vivacité : tout de fois ma mémoire les aura caressés comme un dévot les grains de son chapelet.

À l'étable tu m'as présenté le harem du toro ces charmantes vaches aux riches ébloues qui portaient des noms de demoiselles et de fleurs. J'ai joué dans le foin avec Thérèse, Guy et Christiane et foulé le foin sec dans la pharète, à dix pieds dans les airs, mais surtout, j'ai passé de longues heures suspendu sur un siège comme celui d'un tracteur, derrière les lames aux dents longues qui fauchaient deux mètres de large dans la circonférence du champ. Le beau Égide qui conduisait le

tracteur se retournait vers moi de temps à autre pour m'adresser un sourire d'encouragement. Ce sourire, tant d'années plus tard, m'encourage encore. Il y aura toujours un nouveau champ à faucher.

Vent-étre, tout cela s'est-il passé en une seule, longue journée... -

Je me souviens, dans le soleil couchant, de la solennelle procession des vaches qu'avec Thérèse nous menons à l'étable. Ô le bonheur des vaches!

Il y eut un jour, il y eut un matin... y en eut-il d'autres avant que je fusse saisi de la première et de la plus puissante poussée de Fièvre des foies de ma vie! On dut me ramener presto à Dolbeau, les paupières bœuffies, le nez coulant dans mon manchoir mouillé et cherchant mon souffle entre les quintes d'éternuements violents.

Avec l'âge (s'a du bon!), à vivre dans le béton (c'est selon!) les allergies sont parties, le souvenir est resté inchangé. Je te l'offre. Je te le dois.

Bon anniversaire. Je t'aime

Ton beaufrère, Jean-Pol

square St-Henri, Montréal, mars 2004



Maison familiale au Rang IV de Normandin.



Un voyage de foin.



Herménégilde Bergeron et Aline Tremblay 25 ans de mariage.



Herménégilde, un homme sensible,
vaillant, doux et respectueux.



Convivialité dans la cuisine : Herménégilde, Camille et Aline.



Notre ferme familiale au Rang IV de Normandin, en 1955.



Maman Aline qui prend
soin de moi.



Belle Aline, une toute petite femme
très affectueuse.



Guy, Thérèse, Égide, Christiane, Jean-Eudes,
Herménégilde, Aline et Rose-Yvonne.



3° : Thérèse, (Georges Forcier), Jean-Eudes
 2° : Guy, Camille, Rose-Yvonne, Égide
 1° : Francine, Herménégilde, Aline et Christiane.



Jean-Eudes, Rose-Yvonne
 et Égide en 1944.



Égide Bergeron (Herménégilde) est un excellent joueur d'accordéon.
 Sur le piano, le couple qu'il a rencontré au concours de musique
 agricole jeunesse 1954. - 1428-51-18.

Égide et Rose-Yvonne.



Thérèse, religieuse



Thérèse tenant Marie-Dominique,
en 1973.



Thérèse aujourd'hui.



Maison de Thérèse à Hâvre Aubert, aux Îles de la Madeleine.



Guy à l'époque de ses études
à Trois-Rivières.



Guy, aujourd'hui.



La famille rend visite à Guy.



Christiane, dans son beau manteau.



Christiane au jour de sa Communion solennelle.



Les chats et Christiane, plus qu'une simple histoire d'amour.



Christiane dans toute sa splendeur.



Un Noël au Rang IV.



Camille accompagne Jean-Eudes
à Normandin.



Jean-Eudes chante
avec les enfants.



Belle Camille !



À 19 ans..



Mon look à 18 ans.



À 23 ans.



Une passion de toujours :
l'amour de la lecture.



Camille, en pantalons,



... en robes,



... toujours élégante!



Bébé Martin vient d'arriver !



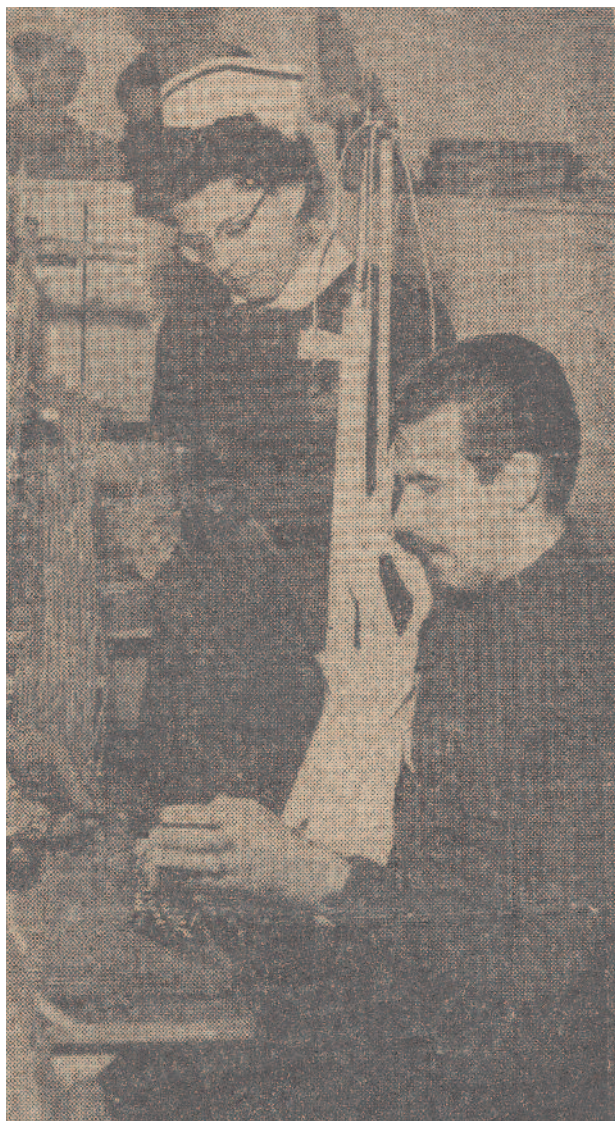
Une mère attentionnée auprès de Martin et Claude.



Camille profite des joies de l'été au bord du
Lac-Saint-Jean à Métabetchouan.



À la Chute à l'Ours, à Normandin.



« J'ai commencé à faire des exercices plus poussés, comme tresser un tapis à la verticale et taper sur une dactylo les bras suspendus. »

ÉCOLE D'AGRICULTURE DE QUÉBEC



Arden Gouelin
Président



Gerri-F. Paradault
Vice-Président



Denis Auvet
Secrétaire



J. Louis-Dubé
Ass. Secrétaire

P.C. 1951-1952



Jean-M. Tremblay



Camille Desjardins



Justin Tremblay



Gilbert Larocque



Laurent Guimier



Eloi-L. Pelletier



Rodolphe Sward



François Duchesne



Paul-A. Théberge

Finissants



Julien Munger



Mervin Desbarrs



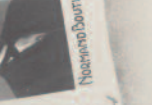
Julien Côté



Xavier Girard



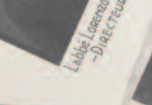
B. Villeneuve



Norman Bouthin



M. Boullanger



Louis J. Lacroix
-Directeur-

5051



M. Gustave-Duane B.S.A.
-Professeur-



M. Jean Gupton L.S.A.
-Professeur-



M. F. Boudreau L.S.A.
-Professeur-



M. R. Gauthier L.S.A.
-Professeur-



Louis Thibault
-Superviseur-



Louis Laurent
-Agriculteur-



Louis J. Tremblay
-Agriculteur-

ECOLE DE COMMERCE

CHICOUTIMI



Jean Cochu
Comptable



Raymond Larochette
Gérant



P. E. Laliberté
Gérant



J. Eugène Haude
Propriétaire



Robinson Laville
Directeur



Wilfrid Dupont
Gérant



Gaston Tremblay
Propriétaire



Joseph G. Lavoie
Gérant



Jules Desbiens



Paul Havel



L. Duchesne



Claude Dufour



Renoit Mallais



J. Eudes Beryphon



Renaud G. Girard



Julian Stuard



André Doucet



Kent Jefferies



J. Eudes Gilbert



Renaud Pelletier

1959

1958

Graduation de l'École de Commerce en 1959.



Mariage : le 18 août 1958.



Photo de famille : Église Ste-Thérèse à Dolbeau.



Double mariage, avec sa sœur Rachel et Réginald Dessureault.



Unis pour la vie !



Ferme de Laterrière.



Pierre Fortin et Jean-Eudes.



Claude à 1 an !



Une enfant rayonnante !



Et passionnée de la terre, semer des graines pour un jardin !



Elle aimait jouer à la poupée, son amour des enfants est immense.



Martin est de nature enjouée et manifeste déjà une vivacité d'esprit !



Complicité avec son papa !
Un mini-Jean-Eudes.



Captivé par les bandes dessinées...
nourrissant son esprit créatif inné.



Marie-Dominique,
chouchoutée par sa famille.



Au Village du Père Noël, captivée
par les chèvres domestiquées.



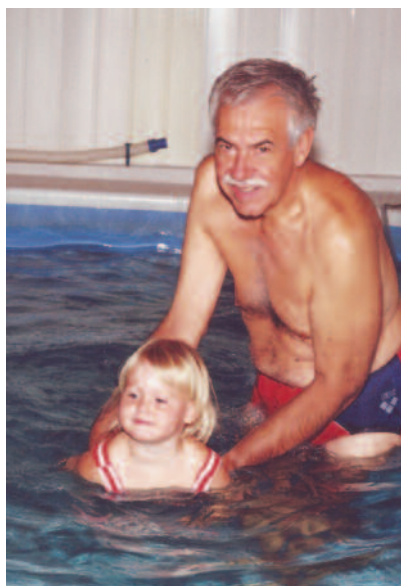
Apprenant dès l'âge de 6 ans le violon, Camille l'accompagne lors de prestations à la mairie.



Toute la famille, enfants et petits-enfants. Octobre 2016.



Depuis 1968, le ski de randonnée est une activité hivernale pratiquée en famille.



La piscine, lieu d'entraînement et loisirs en famille.



En été, le tennis extérieur en couple, qui dit mieux !
C'est tout près et accessible en tout temps. Bienvenu à tous !



« Ordre national du Québec »



« Ordre du Mérite coopératif québécois »



Maison Jean-Eudes-Bergeron, à Alma. Nommée en l'honneur de la fondation de la Coopérative à domiciles Lac-Saint-Jean-Est.



Inauguration en mars 2014.



Premières infrastructures du Camp Musical du Lac-Saint-Jean, fondé en 1963.



Avec l'Abbé Raymond-Tremblay, initiateur du Camp musical, lors de l'inauguration de la salle de concert, en 1964.



En Ontario, à la ferme des Elcock, pendant un été pour apprendre l'anglais.



Visite chez les Elcock, quelques années plus tard, en compagnie de Camille.



Sur une route au Mexique, rencontre avec un paysan sur son âne.



À Monterey, rencontre avec un groupe de québécois.



Au Nouveau-Brunswick à l'entrée du plus long pont couvert au monde.



À Grand Pré, en Nouvelle-Écosse devant le monument d'Évangéline.



À Cavendish à l'Île du Prince-Édouard.



Parade en Nouvelle-Écosse.



L'Ouest canadien





Devant le mur des Lamentations.



Dôme du Rocher.



Le Jardin des Harmonies.



Le Lac Émeraude.



Jean-Eudes en pleine action à son domaine



C'est un pur bonheur !

« La coopération offre le plus sûr moyen de solutionner bien des problèmes et de mettre fin à bien des conflits en même temps qu'elle anime de son souffle puissant et de parfaite équité pour toutes les œuvres de progrès. »

*«Une œuvre sociale et économique. Les caisses populaires»,
La Vérité, 21 novembre 1908.*

Au cours de sa vie, et encore aujourd'hui, notre père a fait preuve d'une grande foi envers les gens qu'il a rencontrés. L'attention qu'il leur porte témoigne l'importance du rôle de chacun dans l'aventure humaine. Il voit loin et grand, pas pour lui, mais pour l'intérêt de tous. Il sait reconnaître les forces des autres, leur partager sa vision et les mobiliser avec enthousiasme.

Peut-être direz-vous : «voici un portrait idéalisé comme il est coutume de le faire en rendant hommage»? Alors, nous vous répondons : non. Nous connaissons bien notre père. Il a toujours été très présent et disponible, malgré ses responsabilités. Il est aimant, généreux et il s'est toujours intéressé à ce que nous faisons. Il nous a prodigué ses conseils et nous a laissés faire nos choix. Ses bons côtés ont aussi leurs petits défauts. De le savoir imparfait, c'est ce qui nous rassure et nous inspire à devenir aussi beau que lui tout en demeurant nous-mêmes.

Ce livre couvre quelques aspects de sa vie. Cette vie qui a été parfois si dure avec lui, et si généreuse à d'autres occasions. Ce sont des clins d'œil à la vie, un regard depuis son cœur. Tout n'est pas écrit, car il y aurait tant à raconter!

Nous te remercions, papa, d'avoir travaillé si fort à colliger tes souvenirs, les documents, les photographies, etc. Encore une fois, tu as su t'entourer afin de mener à terme ce projet qui te tenait à cœur et faire preuve de persévérance. À commencer par maman qui est toujours près de toi avec amour et attention pour s'assurer qu'il n'y ait pas d'embûche insurmontable. Merci à Yolande Caouette pour son assistance tout au long du projet et à Katerine qui a prêté sa plume légère et souple.

Claude, Martin et Marie-Dominique